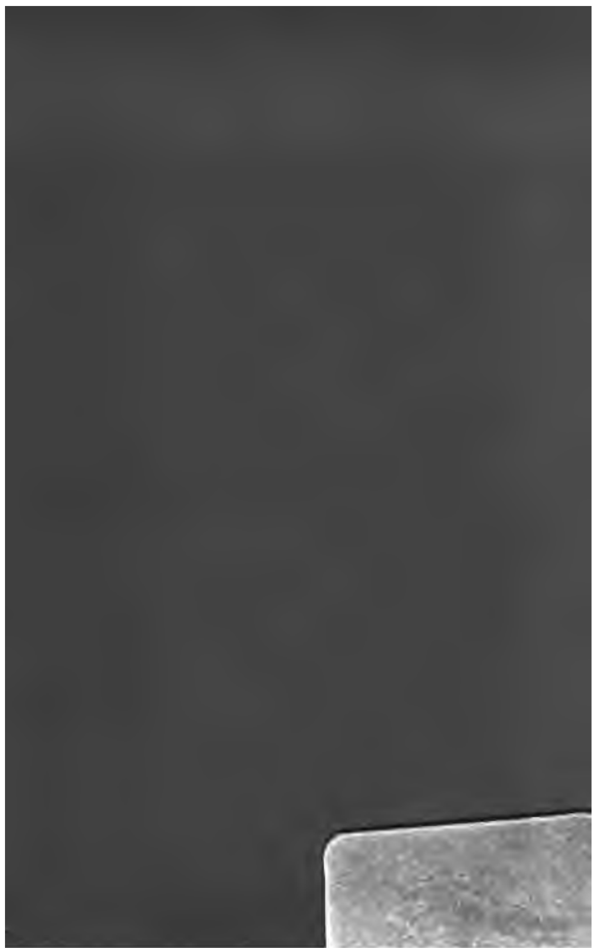




# IL Y A
DES
# PAUVRES A PARIS
## .... ET ALLEURS,

PAR L'AUTEUR

DU MARIAGE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN.

« Vous aurez toujours des pauvres avec vous. »
(JEAN, XII, 8.)

« Le pauvre est délaissé, même de son ami. »
(PROV., XIX, 4.)



TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
Dépôt : rue du Lycée, 14.

1856.


BODLE
10 APR 1946
LIBRA



Ce petit volume, écrit pour la France, s'adresse aux riches. L'auteur n'envisage la pauvreté qu'au point de vue de ses droits sur la compassion des classes opulentes; il laisse à dessein le côté très-grand, très-important aussi des devoirs qu'impose à l'indigent sa misère même.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. On pourrait parler, et parler avec vérité, des salutaires effets de l'épreuve sur l'âme, de la religieuse influence d'un état habituel de dépendance à l'égard de Dieu; on pourrait parler de tentations épargnées, de difficultés amoindries; on devrait con-

seiller la patience, le travail, la reconnaissance, la joie... et en disant tout cela, on ne ferait que répéter les déclarations éternellement vraies de Jésus, le plus pauvre des pauvres.

Mais pour accepter cette tâche, il faudrait un grand courage, et nous ne l'avons pas; il faudrait, en outre, se sentir plus vivement pénétré des obligations de l'indigent que des devoirs du riche, se sentir plus frappé de la révolte de celui-là que de la froideur de celui-ci, et nous ne le sommes point. C'est donc pour les riches et au nom des pauvres que nous écrivons.

Cependant, nous ne ferons pas la cour aux classes indigentes. Nous ne voulons ni les flatter, ni les tromper; par le temps qui court, il y aurait là quelque chose de servile qui nous répugne profondément.

Ce n'est pas d'un amour plein de faiblesse et de mensonge qu'il les faut aimer, ces classes si dignes de notre intérêt; un tel amour les dégraderait, il les perdrait. Les peindre à elles-mêmes sous de brillantes mais fausses couleurs, leur exagérer leurs droits, leur en créer d'illusoires, leur représenter leur situation, non comme le résultat de la tache originelle et du péché commun, mais comme la conséquence de l'égoïsme de quelques-uns, leur promettre une égalité future qui n'existe pas même dans l'esprit de ceux qui s'en font les apôtres, leur suggérer, pour y parvenir, des moyens ou illicites ou absurdes, nous le répétons, c'est les perdre.

En allumant ainsi les passions, on porte sans doute des coups funestes à la stabilité des Etats, on prépare

un conflit, on le prépare terrible !... Mais qu'en résultera-t-il? Que dans l'avenir, dans un avenir rapproché peut-être, et partout où le communisme est prêché, la lutte s'engage; qu'il y ait du sang répandu, des atrocités commises, que ceux qui possèdent soient traqués comme des bêtes fauves, qu'après avoir attenté à leur vie on se partage leurs biens, qu'au milieu du bouleversement général il y ait une heure, une minute de hideuse égalité, tout comme il y a parfois dans la tempête un instant de calme sinistre que rompent aussitôt les mille éclats de la foudre, cela est possible; mais encore, à quoi cela servira-t-il et qu'y aura-t-on gagné !..

Qu'y gagne-t-on maintenant ?... Fausses idées sur ce que peuvent, sur ce que doivent faire les riches, et, par conséquent, déception; faus-

ses idées sur l'injustice du *sort*... de Dieu, et, par conséquent, révolte; ambition stérile qui paralyse les bras et laisse la faim s'asseoir au coin du foyer; séparation entre l'homme et l'homme, séparation entre l'homme et Dieu... Voilà, c'est tout.

Non, encore une fois non, ce n'est pas de cet amour débilitant, empoisonné, qu'il faut aimer les pauvres; c'est d'un amour ferme, droit, restaurant l'âme; c'est d'un amour qui inspire des sacrifices à celui qui l'a conçu, mais qui ne flatte pas celui qui l'inspire; c'est d'un amour qui naisse, qui agisse, qui se développe dans la vérité. Nous espérons parler au nom de cet amour.

Un mot avant d'entrer dans le sujet. L'égoïsme que l'auteur attaque, il l'a trouvé dans son propre cœur; il connaît, par une triste expérience,

la lassitude que font éprouver les sollicitations répétées des malheureux; l'espèce d'inimitié qui s'établit contre eux au plus profond de l'âme, et les plaidoyers de la paresse contre le devoir, et les contestations de l'amour de soi avec l'amour du prochain, et le découragement après... même avant l'action. S'il est sévère, c'est lui tout premièrement que sa sévérité va chercher.

En finissant, l'auteur proteste naïvement qu'il n'a pas l'intention d'être ennuyeux... encore moins celle d'écrire un sermon; il fera ses efforts pour éviter l'écueil, ou plutôt il ne les fera point, et va laisser courir sa plume, comme seul avec lui-même et sous les yeux du Seigneur.

---

IL Y A

DES

# PAUVRES A PARIS

## ....ET AILLEURS.



Il y a des pauvres ; ces pauvres souffrent de leur pauvreté : c'est là une vérité qu'on dirait empruntée à je ne sais quelle chanson populaire, tant elle est niaisement vraie. Pourtant, qui l'a bien comprise ? Qui a-t-elle tourmenté jusqu'à lui arracher des efforts soutenus ?

Hélas ! en hiver on a chaud, frais en été, on mange à sa faim, la vie coule doucement, nul souci matériel ne vient

solliciter l'âme, le poids seul des loisirs la fatigue et rien ne trouble cette paix, si ce n'est quelques lettres d'indigents, quelque prière de dame quêteuse, quelque appel d'association charitable, bruit importun qui réveille la conscience et la fait murmurer, comme des coups frappés soudain à la porte réveillent et font aboyer le chien du logis. Les lettres, on les parcourt à peine... elles disent toutes la même chose ; l'on n'y répond pas... car il faudrait répondre à toutes ; ou, l'on y répond par l'envoi de quelques sous, aumône à la fois avare et prodigue, qui à coup sûr fera peu de bien, qui peut-être fera beaucoup de mal, parce qu'elle n'est presque jamais appropriée aux besoins réels du solliciteur. On donne à l'association, on donne à la dame quêteuse... parce qu'on n'ose pas refuser ; d'ailleurs... il faut bien donner quelque chose; puis l'on se retourne de l'autre côté, et l'on se rendort.

De temps à autre, il est vrai, quand les soirées sont longues et qu'on n'en sait

que faire, on parcourt, enfoncé dans un bon fauteuil et les pieds sur les chenets, quelques-unes de ces descriptions de misère dont il est du bon genre aujourd'hui d'ornementer les romans. On trouve là des situations déchirantes mais un peu forcées, derrière la rareté desquelles l'égoïsme va se réfugier. On y rencontre l'indigent sous des traits plus grands et plus beaux que nature, de sorte que la pitié, moins excitée par la tristesse des faits que par l'idéal des caractères, se dissipera certainement au premier choc avec la réalité. Cependant le cœur se serre, les larmes coulent; on se demande s'il n'y aurait pas quelque chose à faire... et l'on trouve que tout est difficile... on essaiera pourtant. Vient l'heure du bal, on revêt à regret cette riche toilette, on se sent mal à l'aise dans ces appartements splendides, on gémit sur la folie du monde ; le lendemain, l'on envoie par ses gens quelque nourriture à une famille qui sollicite depuis deux mois ; on se laisse donner des

billets de loterie en plus grand nombre ; quand on est bien ému, on organise un concert pour les pauvres ; en tout état de cause, on discourt abondamment sur le malheur des indigents, sur l'indifférence des riches, sur sa propre sensibilité... et l'on croit avoir beaucoup fait pour le soulagement de la misère !

Il a des âmes qui prennent la charité au sérieux, je le sais. Il y a des associations dont les membres occupent leurs pensées des pauvres, appliquent leur temps à les secourir. Mais là est le très-petit nombre. La masse, je ne dis pas des égoïstes avoués, je dis des cœurs compatissants, des gens qui soupirent en rencontrant, par le froid et la neige, une mère assise avec ses enfants dans l'angle d'une porte ou sur le bord d'un trottoir, des gens qui pleurent en lisant les tristes aventures de *la Mayeux* ou de *la famille Morel ;* des gens qui, le soir, autour de la table à thé, s'écrient qu'absolument il faut remédier à la détresse des classes

ouvrières !... cette masse-là, dans le fait, s'inquiète et se travaille fort peu au sujet des indigents. Elle reconnaît et salue de loin le devoir, elle l'aborde rarement.

Je vais rappeler en peu de mots la situation de l'homme et de la femme qui vivent... ou ne vivent pas du produit de leurs mains.

Qu'ils soient occupés chez eux ou au-dehors, la journée du travail compte pour eux quatorze heures ; quinze ou seize, dès que l'ouvrage presse, dès que les prix baissent, dès qu'il faut aller chercher l'atelier au loin, comme il arrive d'ordinaire dans les grandes villes. Le meilleur ouvrier ne gagne pas plus de quatre francs par jour ; le salaire de l'ouvrière ne dépasse pas guère trente sous. Lorsqu'elle coud chez elle, et c'est le cas de presque toutes, elle parvient à peine à réunir douze ou quinze sous. Il faut vivre là-dessus.

Prenons une famille ; unissons l'un à

l'autre cet ouvrier qui gagne quatre francs, cette jeune fille qui gagne trente sous ; nous obtiendrons trente-trois francs par semaine de six jours. Tant qu'il n'y aura ni temps de chômage, ni temps de maladie, ni naissance d'enfants, ni désordre, le ménage pourra se suffire à lui-même ; à la rigueur il pourra mettre quelques sous en réserve. Mais dès que, pour cause de grossesse ou de couches, la femme cessera de travailler ; dès que les enfants naîtront et que la mère devra, ou quitter l'atelier pour leur donner des soins, ou payer des mois de nourrice ; dès que, la morte-saison arrivant, les travaux se ralentiront et que l'ouvrier restera des journées, parfois des semaines entières les bras oisifs ; dès que surviendront les accidents, les maladies, et elles sont fréquentes dans les classes laborieuses ; dès que le mari, dès que la femme abandonneront, ne fût-ce que pour un instant, les plus strictes règles de l'économie ; la misère, une horrible misère les viendra

visiter, et à moins de circonstances providentielles, cette misère ne les quittera plus.

Les ressources ont diminué et la famille s'est accrue; le père qui sort de maladie, est faible encore ; il a forcément déserté l'atelier ; peut-être a-t-il pris les habitudes du désordre ou de la fainéantise ; il ne trouve que peu d'ouvrage. La mère, chargée d'enfants, suffit à peine aux devoirs d'intérieur : quand elle travaille au dehors, son travail ne produit pas beaucoup au-delà du salaire de la nourrice ou de la gardienne de ses petits enfants. Les dettes se sont accumulées pendant le temps de chômage qu'on vient de traverser; il fallait bien manger, le loyer courait, et l'arriéré pèse lourdement. On vit entassés dans une ou deux chambres exiguës, sombres, malsaines, dont le prix dépasse, proportion gardée, le prix des appartements les plus somptueux (1).

(1) Les loyers sont onéreux. Le pauvre paie deux

On se nourrit chichement, car tout coûte cher : le lait, les haricots, le pain, le sel.

ou trois fois plus cher son logement chétif et malsain que nous ne payons nos vastes appartements. L'entrepreneur pieux qui, bâtissant pour les pauvres et ne voulant retirer de son argent qu'un intérêt modéré, offrirait aux indigents des chambres bien aérées, garnies et propres, ferait une œuvre excellente. Cette œuvre est possible : voici ce qu'on lit à ce sujet dans les *Amies des pauvres de Hambourg* :— « Des habitations à loyer réduit, et où l'on ne reçoit que des pauvres vraiment recommandables, sont une des institutions les plus vraiment philanthropiques que nous connaissions... Une somme de 18,500 marcs banco nous ayant été donnée, Mlle Sieweking (la fondatrice et la présidente de l'association) fut heureuse de pouvoir l'appliquer à l'accomplissement de son plan favori... Le terrain ayant été cédé gratuitement par la ville, cette somme put suffire à la construction d'un bâtiment, avec logement pour douze familles. Le 18 novembre 1840, elle fut solennellement consacrée ; tous ceux qui devaient l'habiter étaient réunis dans la salle destinée au culte, et, après une prière et le chant d'un cantique, Mlle Sieweking leur adressa un discours simple et touchant... »

Le paiement des loyers est exigé avec une rigou-

Peu ou point de meubles dans ce triste réduit, peu ou point de linge et de vêtements : on a tout vendu, tout placé au Mont-de-Piété. La saleté s'établit dans cette misérable demeure ; le froid qui y règne rend paresseux, et puis l'extrême indi-

reuse exactitude, il est demandé par petites parties chaque lundi, et les locataires en retard sont immédiatement renvoyés. L'association fait des provisions de bois et de pommes de terre, qu'elle peut livrer en détail à ses locataires à meilleur compte qu'au marché. Un voisin pieux vient faire, matin et soir, un culte très-court dans la maison. Il exhorte chaque femme à tenir proprement son ménage.

Deux nouvelles maisons pareilles viennent d'être bâties par suite d'un arrangement entre Mlle Siewe-king et la commission chargée de la reconstruction de la ville depuis l'incendie de 1842. Les résultats moraux et matériels ont parfaitement répondu à son attente, et le culte domestique est de plus en plus suivi.

Nous ajouterons que l'intimité de la famille est respectée, assurée dans ces demeures ; on n'y trouve ni grandes cuisines, ni réfectoires communs, ni salles de rassemblement ; mais des appartements séparés, des ménages distincts, et le *comfort* réparti entre tous.

gence débilite l'âme, comme la faim affaiblit le corps.

Hélas ! tout est souffrance pour le pauvre !

Le riche, en se mettant à table, se dit avec satisfaction : « J'ai bon appétit ! » — le pauvre le dit aussi, mais il le dit avec terreur.

« Mon mari travaille ; » s'écrie la femme de l'ouvrier ; « mais si vous saviez combien il mange ! »

« Je souffre, » murmure le malade ; « mais ce qu'il y a de pis, c'est que je mange ! »

La mère opulente sourit en voyant son enfant rose et vigoureux mordre à belles dents sur un succulent morceau de viande ; la mère indigente regarde d'un œil inquiet son fils pâle et hâve, qui empiète dans sa faim sur le morceau de pain réservé à ses frères.

Le thermomètre marque dix degrés au-dessous de zéro ; le ciel est clair, il gèlera cette nuit à pierre fendre ! On annonce en

riant cette nouvelle dans le salon, et chacun se rapproche gaîment du vaste foyer où le brasier pétille.

Dans la mansarde, on se serre autour du poêle à peine tiède; quand il est froid, et il l'est souvent, on s'entasse dans un recoin moins exposé que les autres au souffle de la porte; la nuit vient, et l'on grelotte sous une mince couverture, que les vêtements du jour, entassés par-dessus, rendent plus pesante, mais non beaucoup plus chaude.

Après le travail, l'homme riche songe avec délices au repos, au *chez-lui*, à la famille. Après le travail, l'homme pauvre songe avec tristesse aux plaintes des enfants, aux murmures de la femme, au logis obscur et nu, au lendemain incertain.

Cette peinture est outrée; non, elle ne l'est point, et si j'exagère, c'est le bien plutôt que le mal.

En effet, j'ai pris le salaire de l'ouvrier à son taux le plus élevé; je ne me suis pas appesantie sur les détails de sa misère,

sur les poursuites des créanciers, sur l'obligation de fuir de logement en logement. J'ai à peine parlé des maladies que créent les privations et l'excès du travail, de ces maladies où le pauvre reste privé de secours s'il demeure au milieu des siens, de ces maladies durant lesquelles il est d'ordinaire arraché aux soins de sa famille, emporté à l'hôpital, remis en des mains étrangères. Et ces enfants chétifs, élevés sans soleil, sans air; ces pauvres enfants aux yeux affaiblis, aux chairs blafardes, aux os contournés; et ces femmes, ouvrières à la fois et mères de famille, ces femmes exténuées, que des devoirs sans nombre attendent au retour du travail, et sur qui pèsent tous les soucis de l'intérieur, je les ai laissées dans le fond du tableau. J'y laisse à dessein, comptant les reprendre bientôt, les peines de l'âme, les conséquences immatérielles de la pauvreté; je pose les faits, et je supplie chacun d'en éprouver la vérité en les examinant soi-même.

Portons maintenant nos regards sur l'ouvrière isolée, sur cette malheureuse créature qui, là-haut, dans cette chambre froide, coud solitaire depuis le grand matin jusqu'au grand soir, tantôt assise près d'une lampe, tantôt assise près de la fenêtre, toujours la tête baissée, haletante, agitée dans son immobilité. Là, il n'y a ni les inquiétudes ni les douleurs de la vie de famille, il n'y en a ni les douceurs ni les ressources. Un éternel silence, qu'interrompent quelques soupirs, règne dans ce pauvre réduit. Les heures y coulent tristes, longues, pareilles l'une à l'autre. Pas un mot affectueux ne s'y fait entendre. La solitaire ne quitte son travail que pour mettre sur le poêle ce pot de terre qui contient son chétif repas; elle le prend vite : qui lui 'erait désirer d'en prolonger la durée? 'uis elle va se rasseoir, et coud jusqu'à ce ue ses yeux éblouis n'y voient plus, jusr'à ce que ses doigts crispés laissent happer l'aiguille et que sa tête brûlante mande un peu d'air. Alors elle va ren-

dre son ouvrage ; elle marche sans s'arrêter, car chaque instant a son prix. En marchant elle calcule son gain : la paiera-t-on aujourd'hui ? si on la paie, aura-t-elle de quoi acheter du pain, un peu de lait, un peu de charbon ?... A force de privations parviendra-t-elle à solder son loyer quand viendra le terme ; et si on ne la paie pas, comment obtiendra-t-elle crédit du marchand ?... Elle hâte le pas ; le bon air du dehors, les distractions de la rue, elle ne voit rien, elle ne sent rien ; si elle laisse errer ses yeux sur ce qui l'entoure, le contraste du luxe, de la gaîté, du bruit extérieur avec sa pauvreté, la pénètre d'une plus amère tristesse.

Est-elle jeune, légère, vaniteuse ; a-t-elle l'imagination ardente, le cœur tendre et crédule ; le vice vient étaler devant elle ses fausses richesses ; elle succombe, et, après quelques années de factices plaisirs qu'interrompt souvent la douleur, elle tombe dans un pire dénûment ; pire, car l'habitude du travail est perdue, les be-

soins se sont multipliés, et de mauvais souvenirs débilitent son âme.

Est-elle honnête ; elle reste dans son isolement, dans sa pénurie, jusqu'à ce que le mariage lui donne un époux, des enfants à aimer, avec qui souffrir.

Est-elle âgée ; jusqu'à la fin elle tournera seule dans ces trois cent soixante-cinq jours de l'année gagnés un à un, à force de labeur.

On ne se formera jamais une juste idée de la douleur physique que produit le travail à l'aiguille, lorsqu'il est excessif. Une pauvre femme, ouvrière en chemises fines, s'écriait en montrant une rangée de points piqués presque imperceptibles : — « Tenez.... faire cela du matin au soir.... il y a de quoi rendre folle ! » — Je regardai, et je compris. Les tempes, les joues de cette femme étaient d'un rouge foncé ; des crampes d'estomac, résultat de son immobilité et de sa posture constamment courbée, la dévoraient ; l'ardeur qu'elle mettait à remplir sa tâche lui communiquait une

sorte de mouvement fébrile qui faisait battre son cœur et ses artères avec violence ; ses yeux rougis par les veilles, par les larmes, menaçaient de ne la plus servir. Lorsqu'elle sollicitait de l'ouvrage plus grossier, la coupeuse (1) refusait de lui en fournir, sous prétexte que les bonnes ouvrières *en fin* étaient rares.... et elle n'osait insister, elle n'osait même accepter le travail facile que lui aurait temporairement procuré la charité individuelle, de peur de perdre les ressources chétives mais assurées que lui offraient les commandes régulières du marchand.

Cette ouvrière se réveillait longtemps avant le jour et cousait à la lumière dans son lit ; elle y avait un peu moins froid que debout ; au jour, elle se levait et cou-

(1) Les magasins ne font pas directement travailler les ouvrières ; ils emploient des entrepreneurs qui préparent l'ouvrage, le distribuent, et le rendent en masse au marchand ; on comprend que le salaire de l'ouvrière en diminue d'autant, et qu'elle y perd le peu d'indépendance que lui laisse la misère.

sait jusqu'à onze heures du soir, se refusant même une promenade de quelques minutes, dont sa pauvre tête ressentait cependant un pressant besoin. Elle prenait à peine le temps de manger, tourmentée qu'elle était par le désir d'avancer. Le résultat de tant de peines, c'était vingt-cinq sous !... Vingt-cinq sous avec lesquels il fallait se nourrir, se vêtir, se blanchir, se chauffer, s'éclairer et se loger !...

Une autre ourlait deux mètres de baptiste pour un sou ; l'étoffe était si dure qu'elle y cassait ses aiguilles ; et encore devait-elle faire des *cadeaux* à la coupeuse de magasin qui l'occupait, afin d'en obtenir de l'ouvrage. — On sait que la confection des gilets se paie huit sous, y compris l'achat des boutons et du fil. Celle des pantalons se paie cinq ou six sous aux mêmes conditions (1).

(1) On vient d'établir à Paris des ouvroirs qui ont pour but de faire passer directement l'argent de l'*acheteur* dans les mains de l'*ouvrière* ; nous ne sau-

La situation que nous venons de décrire n'est pas celle de tous les ouvriers, nous l'accordons; l'élévation des salaires dans plusieurs branches de l'industrie la modifie heureusement. Si la misère des classes laborieuses est souvent extrême, il faut en accuser les désordres et l'imprévoyance de l'homme, plus encore que le despotisme de la destinée; ceux qu'elle domine peuvent la vaincre.... ils le peuvent si des conditions exceptionnelles de courage, de santé, de sagesse et de secours extérieurs les favorisent; tout ceci est vrai; mais ce qui est non moins vrai, c'est que le mal existe et qu'il abrége des milliers de vies.

Y pouvons-nous quelque chose? telle est la question.

Avant de l'aborder, poursuivons rapidement l'examen des conséquences d'un travail à la fois excessif et mal payé. La mi-

rions trop appeler de nos vœux l'extension de cette œuvre.

sère en est une, le relâchement des liens de la famille en est une autre; celle-ci plus funeste que celle-là.

Le matin, à trois ou quatre heures, quand l'ouvrier est maçon, charpentier, quand l'atelier se trouve éloigné de chez lui, et c'est la règle générale, parce que la cherté des loyers relègue les classes laborieuses aux extrémités des villes, tandis que les exigences du commerce attirent l'atelier au centre; le matin, à trois ou quatre heures, l'homme de travail quitte son logis.

La veille, sa femme est revenue tard de la fabrique, ou bien elle a travaillé chez elle fort avant dans la nuit; elle dort encore. Les enfants reposent tous dans la même couche d'ordinaire, et pressés les uns contre les autres pour se garantir du froid. — Point de douce salutation matinale, pas même la joie d'un chétif repas pris en commun. L'air est glacé; une bonne soupe chaude ferait grand bien à l'ouvrier; elle comblerait le vide de son

estomac, que rend plus douloureux un réveil forcé ; elle le défendrait contre la maligne influence des humides exhalaisons du dehors.... Mais il n'y faut pas songer ; le poêle est éteint, la chambrette obscure, la famille plongée dans l'assoupissement, et l'ouvrier part après avoir donné à ses enfants, à sa femme un embrassement qui n'est pas rendu.

Il sort ; la nuit règne encore ; si l'aube point à l'horizon, elle amène ce froid plus pénétrant, cet indéfinissable malaise dont l'homme fatigué par le travail ressent mieux qu'un autre l'effet malsain.

Cependant il a besoin de force pour gagner l'atelier, de force pour faire son ouvrage ; la boutique du marchand de vin se présente, celles-là sont toujours ouvertes ; il y entre et boit de l'eau-de-vie. Eau-de-*vie*, nom menteur qui ressemble à une moquerie du démon ! Cette liqueur répand le feu dans ses veines... comme le feu elle dévore ; mais l'ouvrier se croit restauré, et ce matin il en prend un peu plus qu'hier ;

hier déjà, il en avait pris une plus forte dose que la veille.

Il se dirige vers le lieu du travail, il marche avec ses camarades, car ce sont eux qui suppléent la famille, ce sont eux qui exercent sur lui la seule influence morale qu'il subisse.

Le soir vient; harassé, souvent excité par l'abus des boissons enivrantes, par les conversations grossières, par les rixes, l'ouvrier rentre chez lui. Il y fait sombre, les enfants attendent tristement, la mère n'est pas encore de retour. Elle arrive enfin, lasse elle aussi, empressée auprès des plus petits qu'elle fait coucher.

Pas encore de souper, elle n'a pu y songer; il faudra une heure avant que le poêle soit allumé, les aliments prêts, la chambre en ordre.

On ne s'est pas vu de tout le jour. Au moment de la réunion, le matériel de la vie, les souffrances de la misère, pour mieux dire, font irruption de toutes parts.

L'âme fatiguée n'est pas préparée au support. L'un s'irrite de ne trouver ni accueil empressé, ni bien-être physique ; l'autre se froisse des exigences, du mécontentement qu'elle rencontre chez celui qui la devrait consoler. Point de conversation intime; quelques reproches brusquement adressés et mal reçus... quand il y a bonne intelligence entre les époux, deux mots affectueux rapidement échangés, et puis un morne, un apathique silence, car on n'a pas le temps, pas la force de parler : la faim, le sommeil sont là.

Fréquemment l'ouvrier, las d'attendre, va chercher son repas au café voisin; il y trouve des camarades qui ont fui comme lui la famille, ou qui n'en possèdent point; là, il oublie bien vite les soucis domestiques, il mange et boit son gain de la journée, il forme des relations vicieuses, il s'abandonne à ses instincts naturels, il retombe dans toutes les misères morales de la vie solitaire, avec cette différence que le fait du mariage rend ses écarts

plus criminels peut-être en eux-mêmes, plus funestes dans leurs effets.

Que devient la femme, pendant cette longue journée de séparation ? Son histoire est à peu près celle du mari : intimité forcée avec des étrangers ou travail solitaire ; mais rien de ce qui fait naître, rien de ce qui alimente les relations conjugales.

Et les enfants ? On a confié les plus jeunes à quelque voisine, qui garde en masse et moyennant salaire tous ceux de la maison qu'elle habite ; les autres ont été à l'école, si l'école se trouve dans le voisinage.... d'ordinaire, hélas ! ils ont passé leur temps dans la rue, ils y ont pris des leçons de paresse, d'effronterie et de vice ; les aînés sont en apprentissage, et le logis paternel ne les voit que rarement.

Mais voici un jour de fête, voici un dimanche ; voici le jour de la famille, des douces réunions, des promenades aux champs avec la femme, avec les enfants joyeux qui courent en avant, en arrière,

et s'épanouissent au soleil. Après une semaine de séparation, on va vivre ensemble du matin au soir, partager les loisirs, faire de modestes mais gais repas en commun. Que de choses à se dire! quel plaisir que de marcher proprement vêtu, à côté de sa famille, que d'être père enfin, que d'être époux, que de tenir sa place d'homme! comme cette journée sera belle!... qu'elle sera courte!

Hélas! cette journée ressemblera à toutes les autres, aux plus mélancoliques, aux plus mauvaises.

L'ouvrier a besoin de repos; mais nul ne lui a fait comprendre que le dimanche *est le repos de l'Eternel Dieu*, qu'il doit être son repos à lui... et l'ouvrier chôme indistinctement le lundi, le mardi ou le jour de fête. Plus volontiers cependant ceux-là que celui-ci, parce que le maître entrepreneur, une fois qu'il tient ses ouvriers, ne les laisse aller qu'à regret; parce que le même faux calcul qui fait qu'on croit opérer un gain de suréroga-

tion en travaillant le dimanche, fait qu'on croit gagner un plaisir de surérogation en chômant un jour de la semaine; parce que les camarades profanent, tous ou presque tous, les sabbats de Dieu, et que l'ouvrier n'a point en lui de convictions assez impérieuses pour le contraindre à remonter seul le torrent.

Le dimanche donc, même départ matinal, mêmes labeurs, même séparation, même retour. Chez la femme, même vie; si elle se rend à l'église, elle s'y rend seule; si elle goûte quelques plaisirs, c'est avec d'autres qu'avec son mari. Même abandon des enfants, plus grand peut-être, car les écoles se ferment ce jour-là, partout où des hommes pieux n'ont pas institué l'enseignement spécial du dimanche.

Si l'ouvrier ne célèbre pas le dimanche, il chôme un jour de la semaine et n'y perd rien en fait de repos, en fait de distraction.

Il n'y perd rien en fait de plaisirs gros-

siers, c'est vrai; mais en fait de véritable délassement, en fait de joies pieuses, en fait de bonnes, d'utiles relations de famille... il perd tout.

C'est chez le marchand de vin, c'est à l'atelier qu'on prend la détermination de chômer tel ou tel jour. Un compagnon propose de laisser là l'ouvrage; on l'écoute, on le suit, on se rend aux barrières, on joue, on boit, on passe la journée, le lendemain dans le désordre. L'on ne songe à sa famille que pour regretter d'avoir une femme et des enfants à nourrir; on ne rentre au logis qu'à contre-cœur, qu'avec l'appréhension de reproches à subir, souvent les expressions de la mauvaise humeur ou de la colère à la bouche, en guise de préservatif. L'âme se dégrade et les affections en reçoivent une atteinte mortelle.

Mais l'oisiveté forcée qu'amène le manque de travail rapprochera l'ouvrier de sa femme.

Non. L'homme court du matin au soir

pour chercher de l'ouvrage ; il n'en trouve pas ; en revanche il trouve des cafés, des camarades, des tentations qui achèvent de l'arracher à son intérieur. Pendant ce temps, la femme est appelée à redoubler d'efforts pour soutenir la famille, et l'inégalité des apports ; chez l'un, le désordre qu'enfante le chômage, désordre qui accroît encore la misère ; chez l'autre, une aigreur mal dissimulée, séparent plus profondément les époux que ne le faisait la vie laborieuse.

Si les loisirs ne les ont pas rapprochés, si, dans l'état habituel, tout les rejette aux deux extrémités du même cercle, les accidents au moins, les maladies les uniront.

Triste source d'intimité... mais source tarie !

La maladie ne les unira pas. Est-elle de courte durée, le bien portant rassemblera toute son énergie pour satisfaire à des besoins nouveaux. Il quittera le logis de meilleure heure, il restera plus tard à l'a-

telier et se fera remplacer auprès du lit de souffrance par un enfant, par un voisin nécessiteux que son travail ou que ses infirmités retiennent chez lui, et qui, pour quelques sous, entrera deux ou trois fois dans la chambre, à de longs intervalles, étanchera la soif, présentera les remèdes, fera le strict nécessaire.

La maladie menace-t-elle de devenir longue et grave, l'hôpital est là ; il en faut profiter, on ne peut pas n'en pas profiter; le malade part, il s'en va souffrir, peut-être mourir loin des siens; et si c'est la mère, les enfants restent plus délaissés que jamais, car le père fuit sa demeure désolée, car il se plonge dans l'oubli, parfois dans le vice, pour échapper au chagrin.

Tout ce qu'enseigne la souffrance, tout ce que le dévouement donne de force ; le doux échange des soins et de la reconnaissance, les graves mais saintes émotions de la douleur auprès de cette couche où languit, où expire un époux, une mère

bien-aimée ; les prières de l'angoisse, celles de la gratitude lorsque Dieu rend le moribond à la famille éplorée, la tendre sollicitude pour le convalescent, les épargnes, les sacrifices afin de lui procurer quelque soulagement ou quelque plaisir, tout, tout cela est perdu !

La famille se dissout, l'union ne subsiste que sous la forme de chaîne pesante ; de criminelles relations se forment en dehors du mariage ; des habitudes d'ivrognerie et de brutalité se contractent ; les rapports de père, de mère à fils et à fille se détruisent ; dans la même ville, enfants et parents passent, quoique en bonne intelligence, cinq ou six années sans se voir ; — ceci est un fait avéré, qui se reproduit fréquemment à Paris ; — des générations de plus en plus misérables, de plus en plus étrangères aux sentiments qui relèvent l'homme se préparent, et se préparent autant pour notre malheur que pour leur ruine !

Ce n'est pas tout ; l'excès du travail, la

modicité des salaires ont une conséquence plus déplorable; ils entraînent l'appauvrissement de l'intelligence.

Le travail exagéré abrutit l'homme. Non-seulement il lui ôte, dans le fait, la possibilité d'échapper à l'ignorance, de développer son esprit, de s'élever au-dessus des trois ou quatre idées auxquelles le ramène sans cesse la nature de ses occupations, mais il lui en ôte le désir. La fatigue, cet invincible tyran, trace autour de lui un cercle étroit qu'il ne lui permet pas de franchir. Quatorze heures de travail, une heure de marche pour l'aller chercher, une autre pour revenir chez soi, en voilà plus qu'il ne faut pour étouffer toute velléité de vie intellectuelle.

On peut songer en se livrant à l'activité manuelle, mais les rouages ne vont point sans huile, ceux de l'intelligence pas plus que les autres. Le foyer qui n'est pas nourri par des matières inflammables s'éteint, les facultés qui ne sont pas alimentées par de l'acquit, fortifiées par

l'exercice, s'amoindrissent et finissent par s'évanouir; celle qui résiste le plus longtemps à l'influence d'une telle disette, c'est l'imagination, et celle-là, lorsqu'elle agit seule dans le vide, établit, entre la réalité et les besoins de l'homme, un désaccord qu'elle ne lui donne pas le pouvoir d'effacer, un désaccord qui l'irrite et l'affaiblit à la fois.

L'ouvrier n'a pas le temps de penser, il n'en a bientôt plus la force. Chaque jour, le mur que bâtit devant ses yeux la nécessité, s'élève de quelques lignes. Ce mur lui a peu à peu dérobé les horizons de la terre; maintenant il lui cache, bande après bande, tout son ciel. La lassitude d'hier, l'incertitude de demain, les misères d'aujourd'hui, forment autour de lui comme une brume épaisse qui intercepte les beaux rayons du soleil, et qui oppresse sa poitrine. Il s'affaisse sur lui-même, il ne cherche plus à rompre une chaîne qui se raccourcit rapidement; il ne va pas même jusqu'au bout, il la laisse pendre et

s'assied, la tête baissée vers la terre, qu'il regarde uniquement.

Ah! qu'on ne vienne pas nous dire que c'est là une douleur imaginaire, que c'est là une petite souffrance! Elle est véritable et elle est immense.

Qu'on ne nous accuse pas de pousser les classes ouvrières hors de leur sphère naturelle d'activité, de revendiquer pour chaque maçon, pour chaque cordonnier une place d'élite dans les lettres, dans le haut commerce, dans la vie politique; qu'on ne nous accuse pas de pleurer sur des génies incompris ou morts avant naissance. Non. Il est écrit : « L'homme mangera son pain à la sueur de son visage (1). » Nous respectons cette loi de Dieu, nous nous y soumettons, nous la trouvons bonne; mais cette loi est une condition de vie, et pour quelques-uns on en a fait une sentence de mort.

La libre respiration morale est néces-

(1) Gen., III, 19.

saire à la vie de l'âme, comme la libre respiration physique est nécessaire à la vie du corps. Il faut à l'homme, non pas un jour d'oubli, de folie, violemment arraché à la pression habituelle, mais des moments de loisir, des instants d'indépendance qui reviennent régulièrement, qui entrent dans les conditions normales de son existence, sur lesquels il puisse compter, pour lesquels il puisse se préparer, desquels ils puisse dire : ils sont à moi. Alors il reprendra de l'énergie, alors ses facultés spirituelles se développeront et la société n'aura pas effacé dans l'homme un des traits de Dieu : la pensée.

Cependant il y a autre chose dans l'homme que la pensée; il y a l'âme, une âme sensible, responsable, une âme placée entre le bonheur et les peines éternelles, une âme qui n'a que peu d'années pour choisir.

Voit-on combien la question s'élève ?... sent-on combien lourdement elle pèse sur nous ?

Dieu dit à cet homme : Toi qui es altéré, toi qui n'as point d'argent... viens, achète et bois... viens, dis-je, achète sans aucun prix du vin et du lait (1)! — et le monde lui dit : Toi qui es altéré, toi qui n'as point d'argent... tu n'approcheras pas de ces fontaines d'eau vive... tu ne te baisseras point et tu n'y boiras pas, car, pendant que tu t'inclinerais vers elles, pendant que tu y baignerais tes lèvres desséchées... qui arrêterait le temps?... il emporte avec lui ton salaire, le pain de ta femme, le pain de tes enfants... n'approche pas, ces sources ne coulent pas pour toi!

Ah! vous tous qui vous êtes réjouis à la lecture du livre de Dieu! vous qui en avez précieusement serré les promesses dans votre cœur! vous qui pleuriez et qui avez rencontré ces mots : Dieu essuiera toutes larmes de tes yeux (2)! vous qui

(1) Esaïe, LV, 1.
(2) Apoc., VII, 17.

vous courbiez sous l'ardeur du jour et que l'Esprit de la Parole a rafraîchis de son souffle! vous que vos péchés poursuivaient de leurs accusations et à qui l'Evangile, en s'ouvrant, a montré une croix, une victime expirant à votre place, dites-le-moi, quand vous avez porté le trésor des Ecritures dans la maison du pauvre, de l'ouvrier, et qu'écoutant d'une oreille étonnée la nouvelle inconnue pour lui, d'un message adressé par le Père céleste à ses enfants, il a secoué la tête, quand le sourire de l'indifférence a passé sur ses lèvres, quand d'une insouciante main il a repoussé le saint livre et qu'à vos pressantes demandes de lire, ne fût-ce qu'une ligne, il vous a répondu simplement, froidement : Je n'ai pas le loisir! — qu'avez-vous senti?... Cette vérité, en tombant sur votre cœur, ne l'a-t-elle pas brisé?

Vous priez; le matin vous implorez les bénédictions du Seigneur sur vous, sur votre famille; quand vous ne l'avez pas fait, votre âme est triste, le jour et les

affaires vous accablent, les forces vous manquent, vous êtes désarmé devant l'ennemi, et votre travail et vos relations avec les hommes, tout se ressent de cet état anormal. Le soir, vous priez encore. Vous venez raconter à Dieu vos combats, vous lui rendez grâces de son secours; c'est un moment d'intimité solennelle dont rien ne saurait rendre la douceur. Dans le jour, si l'inquiétude vous presse, si la tentation vous assiége, si le découragement vous saisit, vous vous jetez aux pieds de l'Eternel, vous lui ouvrez votre cœur. Il y lit jusqu'au fond, il accourt à votre aide, et restauré, sauvé, vous vous remettez joyeusement à l'œuvre. Ces grâces d'une sainte mais libre, mais facile conversation avec le Seigneur, ces priviléges de la prière qui vous répètent à chaque instant ces mots : « Mon enfant, frappe... il te sera ouvert! mon enfant demande... il te sera fait! » vous ne les échangeriez pas contre toutes les pompes de la terre, et le cachot le plus sombre, eux seuls vous res-

tant, resplendirait pour vous de toutes les clartés du soleil!... — Eh bien! essayez de parler au pauvre, à l'ouvrier, des félicités, de la puissance, de la nécessité de la prière, il vous répondra par cet axiome que Satan a écrit dans son Evangile de mensonge : *Travailler, c'est prier!*

Il travaille, il dépense ses forces physiques, ses forces morales, il se préoccupe exclusivement des choses d'ici-bas... donc *il prie,* donc il entre en rapport avec Dieu, donc il en reçoit des bienfaits spirituels, donc il apprend à le connaître, à l'aimer, à le servir!

Ah! soutenez-moi que ramper dans la poudre de la terre, c'est planer au plus haut des cieux, que remplir sa bouche affamée d'herbes amères, c'est se nourrir de mets succulents; cela peut s'avancer, cela se prouvera peut-être; mais ne venez pas dire que rompre les relations d'une âme avec son Créateur, c'est l'unir à Lui; ne venez pas dire que s'appauvrir, c'est s'enrichir; que *travailler, c'est prier.*

Cependant le dimanche appartient au pauvre comme au riche, au travailleur comme à l'homme de loisir. — Le chrétien va retrouver son Christ, le saint Livre va s'ouvrir ; le mari, la femme, les enfants vont se rendre dans la maison de Dieu. Le chant des cantiques jettera ses harmonies sereines, sa céleste poésie dans leur existence si tristement prosaïque d'ordinaire ; l'explication de la Parole divine nourrira leur âme, la prière en commun l'élèvera ; plus tard, ils iront admirer Dieu dans ses œuvres : au printemps, épier les premières feuilles ; en été, marcher dans les prés odorants ; en automne, s'asseoir sous l'arbre aux fruits mûrs, au feuillage chaudement coloré ; le soir, ils se rassembleront autour du père, qui lira l'histoire des patriarches, et questionnera les plus petits ; ce jour-là, les liens qui rattachent l'homme à Dieu seront renoués, une vie nouvelle circulera dans le cœur du chrétien ; la famille verra toutes ses relations se resserrer et se purifier.

J'ai déjà détruit une illusion pareille.

Le dimanche dans son acception mondaine, le dimanche, en tant qu'il signifie *repos et plaisir*, n'existe que rarement pour l'ouvrier. Le dimanche dans son acception religieuse, le dimanche, en tant qu'il signifie sanctification de l'âme et glorification de Dieu, ce dimanche-là n'existe pas.

Il pourrait exister ! Avec un peu de bonne volonté, l'ouvrier pourrait non-seulement célébrer le dimanche, mais encore donner chaque jour de la semaine quelques instants à la lecture des saints Livres, à la prière du matin et du soir.

Vous avez raison, *avec de la bonne volonté* l'ouvrier ferait tout cela. Souffrez cependant que je vous adresse une question. Cette bonne volonté, qui la lui inspirera ? Qui excitera en lui la soif spirituelle, cette soif qu'il n'a pas, et qui seule pourrait le pousser, au travers de mille obstacles, vers les vives sources dont nous parlions tout-à-l'heure ?

Si l'homme dont la conscience est réveillée, si l'homme qui sait qu'une éternité de bonheur ou de malheur succède à cette vie, que Satan est à notre porte et que *ses désirs se rapportent à nous ;* si cet homme, si vous, si moi, nous nous désarmons comme à plaisir, si le plus léger prétexte nous suffit pour laisser le Livre fermé, si le plus faible appel de l'ambition ou de la frivolité nous fait oublier la sainteté du dimanche, si les affaires de ce monde, si les préoccupations de notre esprit, si la fatigue nous semblent des excuses toujours valables pour nous dispenser de paraître devant le Seigneur, qu'opposerons-nous aux raisons de l'homme écrasé par le travail, étranger aux félicités de la communion avec Dieu, ignorant des périls où l'expose son indifférence ?

Je n'excuse pas la faute, j'explique le fait. Je ne donne celui-ci ni pour inévitable, ni pour irrémédiable, même dans les conditions actuelles de la vie de l'ouvrier ;

je le pose, et je dis qu'il s'agit ici de plus que du bonheur de l'homme, qu'il s'agit de sa valeur morale ; je dis qu'il s'agit de plus que d'un temps limité de souffrance ou de bien-être, qu'il s'agit de l'éternité ; je dis qu'il ne s'agit pas seulement des intérêts présents et à venir d'un individu, d'une famille, mais des intérêts de la société tout entière.

Passons.

Voilà l'ouvrier sans secours religieux, le voilà dépourvu de convictions. Car c'est ne pas en avoir que de posséder une foi souvent erronée, toujours vague, et par conséquent impuissante. Les lois de l'Eternel, il les ignore ; s'il les connaît, personne n'entretient dans son cœur un saint respect pour elles ; chacun, au contraire, s'attache à lui en représenter l'observation comme impossible ; et il les viole. Son âme cependant a besoin d'un Dieu ; il s'en fait un facile et faible, qu'il place fort loin de lui, et il agit à l'abri de la crainte comme à l'abri de l'amour.

Nous avons parlé d'une famille ; habituellement l'ouvrier n'en a pas. Il était encore enfant, qu'il a laissé se refroidir, bientôt s'évanouir les rapports qui le rapprochaient de son père et de sa mère. Quand l'adolescence est venue, il a formé des relations illégitimes ; d'ordinaire ces relations sont de courte durée, parfois elles l'unissent durant toute la vie au même objet ; mais dans ce dernier cas comme dans l'autre, placées qu'elles sont en dehors de la bénédiction du Seigneur, elles ne produisent aucun des bons effets du mariage. Résultats elles-mêmes du péché, elles n'ont ni le droit ni le pouvoir de le combattre ; bien plus, elles lui empruntent souvent leur force.

Les enfants nés, élevés au sein d'un tel désordre, apercevront-ils le côté spirituel de leur destinée ? S'ils ne comprennent pas leurs obligations envers Dieu, comprendront-ils leurs devoirs envers un père, envers une mère, envers les hommes ?... Hélas ! qui leur donnerait des

leçons de pureté, qui leur en donnerait d'obéissance, qui, d'amour fraternel ?

Ils ont le catéchisme, l'instruction religieuse !

En réalité, tous l'ont-ils ? Et, s'ils l'ont de fait, n'y échappent-ils pas par la pensée, par le cœur, par la vie ?

Les enfants catholiques sont admis à la communion dès l'âge de onze ans, les enfants protestants à celui de seize ou dix-sept; chez les premiers, l'empreinte, si elle a été reçue, l'a été par une cire trop molle pour que les frottements avec la société ne l'effacent pas; chez tous, l'influence de la vie habituelle, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent du matin au soir, l'emporte de beaucoup sur l'action isolée, étrangère et courte d'un principe qui ne se montre qu'à de certaines heures, qui ne parle que par une certaine voix, et qui cesse de se faire entendre justement alors que les appels du péché retentissent avec le plus d'éclat.

Le mariage, quand il existe, a, sur les

relations illicites, cet immense avantage qu'il crée la famille, qu'il la place, et avec elle une grande partie de l'existence de l'homme, sur un terrain solide, dans une atmosphère honnête ; mais s'il préserve le cœur contre l'atteinte de certaines tentations, il ne le transforme pas.

On sait où va la nature humaine lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. Egoïsme dans sa nudité la plus révoltante, querelles, brutalité, mauvais exemple : voilà pour l'homme intérieur et la famille; débauches, folies abrutissantes, fréquents délits : voilà pour l'homme extérieur et la société.

Si la classe pauvre tout entière n'en est pas là, elle y marche, et nous l'y poussons.

Maintenant, arrêtons un instant nos regards sur les plaisirs de l'ouvrier.

L'ouvrier a des plaisirs ; il doit en avoir. Il faut de toute nécessité que la corde se détende : que l'esprit, forcé à tourner dans

le même cercle d'idées; que le cœur, constamment oppressé par les soucis et les chagrins ; que le corps, maintenu par la pauvreté et par l'excès du travail dans un état habituel de contrainte quand il ne l'est pas de souffrance, — se redressent et s'épanouissent, comme a droit de le faire la plus humble plante des champs.

Tous ceux qui mènent une vie laborieuse, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent, ont senti l'ardente envie de secouer parfois le joug des occupations quotidiennes, de laisser entrer par toutes les portes de leur âme, le soleil de la liberté, l'air pur et doux du loisir. Je dirai plus : ils n'ont pas seulement éprouvé le besoin d'un passif bien-être, mais celui de jouissances positives.

Ce besoin, impérieux chez le riche, dont une facile existence atténue toujours la lassitude, est tyrannique chez le pauvre, sur qui la triste réalité frappe incessamment ses coups, sans que l'aisance matérielle et ses effets viennent, comme

d'épais coussins, s'interposer entre le marteau et le patient.

Il est rarement question de plaisirs élevés pour l'indigent. Son intelligence, qu'il laisse forcément en jachère, ne saurait lui en fournir, et sa pauvre âme, étouffée par l'ignorance, enchaînée loin de Celui qui est venu l'éclairer en même temps que la sauver, ne lui en procure pas davantage. Vivant en dehors de sa propre famille, il ignore le bienfaisant pouvoir de ces relations de père et d'époux, qu'un commerce intime et régulier lui révèlerait à coup sûr. Toutes ces félicités, Dieu, dans sa bonté, les lui avait préparées; il lui en avait, un jour sur sept, réservé l'entière possession; mais les exigences de la société, mais son propre aveuglement les ont anéanties.

Plus rien de réglé, plus rien d'assuré, presque jamais quelque chose de noble dans ses jouissances : lorsque la soif du plaisir s'allume en lui, il la satisfait jusqu'à l'ivresse et par tous les moyens.

L'ouvrier a travaillé durant la semaine,

il a travaillé le dimanche ; le soir, il quitte l'atelier en compagnie de ses camarades ; on forme des projets pour le lendemain ; on veut enfin oublier la fatigue, oublier les inquiétudes, on veut jouer, ne fût-ce que pour quelques heures, à l'homme indépendant, riche et oisif. Une femme, des enfants, ce serait des entraves, et l'on est résolu à les rompre toutes ; c'est même là le plus grand des plaisirs. Pendant un jour, deux jours, et, en carnaval, des semaines parfois entières, on se jette dans la dissipation. Bals publics, où la gaîté n'est que du cynisme ; spectacles, dont le moindre inconvénient est de faire prendre la vie réelle en dégoût ; repas aux barrières, fainéantise, débauches, on s'abandonne à tout ce qui trompe le besoin du bonheur.

On revient plus las de ces indignes joies qu'on ne l'était d'un travail exagéré. La pauvreté s'est accrue, les liens de famille se sont relâchés, les difficultés de l'existence ont doublé, et l'énergie de l'âme s'est évanouie. La situation est pire que jamais,

car plus que jamais la réalité et les désirs de l'homme se trouvent en désaccord.

De son côté, la femme a souffert ; peut-être que, fatiguée de support, elle s'est plongée, elle aussi, dans les faux plaisirs ; peut-être que, seule, ou de concert avec son mari, elle a cherché, non pas des consolations à ses maux, non pas la puissance de les vaincre, mais l'étourdissement qui les fait oublier.

L'isolement dans la dissipation en rend les suites plus fâcheuses ; l'union dans le désordre ne le sanctifie pas. Toujours il faut rentrer dans le domaine du vrai, toujours on le retrouve envahi par de nouvelles ronces, toujours des devoirs plus difficiles sollicitent une âme plus faible.

Le pauvre pourrait goûter des jouissances honnêtes ; qui le force à en choisir de coupables ? — Lui, vous et moi, qui ne lui en procurons pas de plus nobles, qui n'en réveillons pas même le désir dans son cœur ; vous et moi, qui, oublieux, négligents, au sein de notre vie élégante et de

nos délicats plaisirs, laissons chaque jour s'abaisser d'un degré le niveau des classes inférieures.

Mais le moment n'est pas encore venu de nous mettre en cause.

Deux sociétés, l'une écrasée sous le poids du travail, l'autre dilatée sous l'influence de la liberté; l'une en proie aux souffrances du dénûment, l'autre saturée de bien-être matériel; l'une mutilée dans ses tendances élevées, l'autre de plus en plus développée dans ses facultés intellectuelles; deux sociétés aussi profondément diverses ne peuvent rester longtemps unies. Un abîme s'ouvre entre elles; le fait seul du contraste n'opèrerait pas cette scission, que les passions, passions d'envie, d'impatience, de haine chez les uns, passions d'égoïsme, d'avarice et d'orgueil chez les autres, mineraient le terrain et creuseraient le gouffre.

Ce gouffre, tout le monde le voit, tout le monde s'en effraie. On s'efforce de réunir ses bords, et, pour y parvenir, l'on

jette deux ponts sur ses profondeurs : celui des illusions, celui des faux remèdes.

Essayons le premier.

Longtemps on a dit : « Il n'y a *point*... ou il y a *peu* de pauvres. On ne le dit plus. Les cris répétés de la classe indigente montrent assez qu'elle est nombreuse ; et il faudrait vivre au milieu d'un tourbillon de frivolité bien épais, bien bruyant, pour ne pas apercevoir de temps à autre les mains amaigries qui s'étendent vers le riche, pour ne pas entendre les gémissements qui montent de toutes parts à son oreille. Il y a des pauvres, il y en a *beaucoup*, on l'avoue.... mais ces pauvres sont secourus !

*Les pauvres sont secourus !*

A quelques exceptions près, exceptions que nous reconnaissons avec bonheur, ils le sont mal, et ils le sont d'une manière insuffisante.

Prenons les divers modes de la charité exercée envers eux.

D'abord la charité *officielle.*

Cette qualification exprime son plus

grave inconvénient. Elle est *officielle*, et, par cela même, elle laisse étrangères l'une à l'autre les deux sociétés dont nous parlions tout-à-l'heure ; elle est officielle, et ne rattache par aucun lien le donateur à l'obligé ; elle est officielle, et abandonne sans secours le pauvre à ses souffrances de cœur, peut-être à son abaissement moral ; elle est officielle, et fonctionne un peu comme une machine qui jetterait quelques gros sous tantôt à gauche, tantôt à droite, sans savoir clairement où ils tombent, et s'il en tombe assez ou trop.

Le pauvre qui s'en voit l'objet n'en contracte aucune reconnaissance, car elle n'a de l'homme ni le visage, ni le cœur. La régularité, l'uniformité avec lesquelles elle procède, encourage l'imprévoyance de l'indigent. Elle le supplée trop habituellement dans l'accomplissement de ses devoirs, et favorise alors les développements de son égoïsme. Elle reste sans action salutaire sur son âme, parce qu'il n'y a rien de vivant, rien de sentant en elle ; elle n'exerce

pas une influence positive, régénératrice sur sa vie matérielle, parce qu'elle ignore souvent les circonstances particulières de cette vie, et que, les connût-elle, elle ne dispose pas de moyens assez énergiques pour les transformer. Les deux pains de quatre livres, le peu de charbon qu'elle distribue tous les quinze jours ou tous les mois à cette famille indigente, ne la tireront pas d'affaire; et la très-rare visite de fonctionnaires accoutumés à la vue de la misère, n'agissant qu'au nom de l'autorité qui les emploie, ne ranimera pas beaucoup son courage et ne changera guère ses habitudes. La charité officielle empêche de mourir, elle ne sauve point. Au malheureux qui se noie, elle tient la tête hors de l'eau; elle le dépose rarement sain et sauf sur le rivage.

On comprend bien que nous n'accusons pas ici les agents de cette charité; il en est qui la pratiquent non-seulement avec exactitude, avec intelligence, mais encore avec un dévouement vraiment chrétien.

Quant à elle, indispensable en un petit nombre de cas, elle a ce tort immense d'être insuffisante, d'éteindre la prévoyance et de suppléer l'homme dans l'exercice de ses devoirs; par là elle le démoralise. En somme, elle crée bien plus de pauvreté qu'elle ne soulage de pauvres.

Passons à la charité particulière, et prenons ses deux expressions : *les associations, l'aumône individuelle.*

Les associations ont ceci d'excellent, qu'elles tendent à rapprocher la classe aisée de la classe pauvre; elles ont ceci de bon encore, qu'elles réunissent des forces et des clartés qui, sans elles, ou seraient perdues, ou resteraient impuissantes. De plus, agissant sur un nombre restreint d'individus et agissant d'une manière directe, elles acquièrent par cela seul une influence que la charité officielle n'a pas.

Les membres des associations pour le soulagement des pauvres se sont consacrés à leur œuvre, poussés par un impérieux besoin de leur cœur; ils font avec joie le

sacrifice d'une portion de leur temps et de leur fortune. Ils entrent en rapport avec le nécessiteux, ils le visitent dans sa demeure, ils le suivent dans sa vie, ils écoutent ses plaintes, et par le fait seul de ces relations ils sont pour ainsi dire contraints d'appliquer à le secourir leur intelligence avec leur sympathie. Ici, ils retirent ou diminuent des subventions qui favoriseraient la paresse; là, ils appliquent de fortes aumônes qui, semblables à un levier, relèvent la situation du malheureux. Loin de laisser le pauvre passif, ils lui fournissent les moyens de travailler lui-même à l'amélioration de son sort, et réveillent dans son cœur les sentiments régénérateurs de la reconnaissance; cela est incontestable.

Cependant, les associations ont, elles aussi, leurs inconvénients. Elles doublent, il est vrai, de certaines forces; elles en amoindrissent d'autres. Si l'Esprit de Christ ne les anime pas, si le désir instinctif de faire le bien les a seul formées, s'il préside

seul à leurs travaux, le temps, l'argent risquent d'être mal employés, l'influence morale ne s'établit que peu ou point.

Le premier mouvement d'enthousiasme passé, on trouve qu'on s'est beaucoup avancé en engageant une partie de sa liberté, de ses pensées et de ses biens au service des nécessiteux. On arrive au comité le plus tard possible, souvent on y apporte moins l'amour de l'œuvre générale que l'amour de son œuvre particulière. De là, des exigences ambitieuses et mal motivées pour les pauvres dont on s'est chargé, soi; et de la sévérité, de l'avarice envers les pauvres que patronnent les autres membres de l'association; de là une précipitation inouïe, une inconcevable légèreté dans les décisions à prendre; de là l'abandon fréquent des soins directs donnés aux indigents; de là de l'inégalité parfois du caprice dans les rapports qu'on soutient avec eux; de là enfin peu de bien accompli, souvent du mal opéré.

Quelques individualités voient leurs for-

ces accrues par l'association, mais d'autres les sentent paralysées. De ce nombre sont les natures indépendantes, qui ont besoin d'une pleine liberté pour prendre leur essor ; les natures timides, qui n'osent ni exprimer leur opinion en face de la contradiction, ni, une fois exprimée, la défendre. Le temps, ce temps qui serait si utilement employé en visites aux malheureux, s'évapore trop souvent en discussions inutiles ou en conversations étrangères au sujet : en un mot, la consultation des médecins de Molière se renouvelle plus d'une fois au sein des comités de bienfaisance.

On croyait fonder un capital, on le dissipe.

Ce n'est pas tout, les associations offrent quelques-uns des inconvénients de la charité officielle. Ses membres, en tant qu'ils agissent au nom de cet être abstrait qu'on appelle Société, ses membres perdent un peu de leur action morale sur le pauvre. Le pauvre se croit moins l'obligé de tel ou tel, qui a comme lui une figure humaine,

des sentiments humains, des passions humaines qu'il a fallu vaincre pour arriver à lui, que l'obligé de cette *chose*, de cette *machine*, je répète le mot à dessein, qu'on nomme association de charité. Parfois, l'agent de cette société justifie, sans s'en rendre compte, l'indépendance de l'indigent à son égard; lui aussi se considère jusqu'à un certain point comme *agent;* son individualité, sa responsabilité se retirent à l'écart; il se dit : le comité jugera, le comité avisera, le comité s'imposera des sacrifices; les mouvements spontanés disparaissent, et l'indigent reste en face d'un rouage.

Je réserve, pour en parler plus tard, le troisième inconvénient des associations, celui de décharger la conscience des personnes qui n'en font pas partie, et je signale le dernier, le plus grand de leurs torts.... tort dont elles sont fort innocentes : l'insuffisance.

Tout comme elles n'imposent des devoirs qu'à un très-petit nombre de riches, elles

ne versent des secours que sur un très-petit nombre de pauvres ; elles sont par conséquent aux besoins de la misère ce qu'est la goutte d'eau à l'Océan.

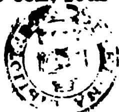
Reste la seconde expression de la charité particulière : *l'aumône individuelle.*

Malheureusement, elle est en général pratiquée extérieurement à l'âme ; elle est jetée plutôt qu'elle n'est appliquée. C'est de cette aumône, qui laisse le cœur personnel et les facultés oisives, c'est de cette aumône, faite à la porte ou transmise au pauvre par des mains étrangères, que nous voulons parler.

D'autres l'ont dit avant nous, cette charité-là offre tous les inconvénients de la charité officielle, sans en présenter les avantages. Elle vient de l'égoïsme, elle lui est arrachée par les importunités de la conscience ; elle est stérile, funeste comme lui. Tantôt exagérée, même dans son avarice ; tantôt mesquine, même dans sa générosité ; toujours inintelligente, aveugle, étrangère à celui qui en est l'objet, rare-

ment elle remédie au mal, habituellement elle l'augmente ou le crée.

On vit dans l'aisance, on vit dans le luxe. Cependant on sait que tout le monde n'en fait pas autant, que même il existe des gens qui ne possèdent rien, et d'autres moins que rien ; cette idée, bien qu'elle agite un instant le cœur, disparaîtrait vite, si, d'un côté, certaines paroles : Malheur à vous, riches (1) ! vos richesses sont pourries.... votre or et votre argent sont rouillés (2) ; certains faits lugubres : la mort subite de cet avare qui abandonne forcément ses idoles pour s'en aller en son lieu ; si, de l'autre, des demandes pressantes, des cris d'angoisse, ne venaient arracher l'âme à sa douce ignorance des maux d'autrui. On délie les cordons de sa bourse, on envoie quelques francs avec sa lettre encoro cachetée, à cet indigent qui attend à la porte ; et les cent sous qui sont



(1) Luc, VI, 24.
(2) Jacques, V, 2, 3.

insuffisants quand ils tombent dans les mains d'une pauvre femme dont les enfants succombent de faim et de froid, dont le mari est malade, dont les effets ont tous pris le chemin du Mont-de-Piété ; ces cent sous deviennent superflus, dangereux, lorsqu'au temps du carnaval ils tombent dans les mains d'un fainéant qui, après avoir bu et mangé les meubles et jusqu'aux hardes de sa famille, veut encore fêter le mardi gras.

Il est commode de payer un loyer, de retirer des effets du Mont-de-Piété une fois pour toutes, et sans y trop regarder ; il est commode de donner çà et là des provisions, des vêtements, presque au hasard et selon que la prédisposition nerveuse ou le caprice du moment nous y portent ; il est commode, tout en se dérobant à l'action positive, régulière, de se débarrasser d'un devoir et de pratiquer la vertu. Malheureusement le devoir reste, et la vertu n'est pas pratiquée.

Non, ni Dieu, ni la conscience, ni les

pauvres ne s'y trompent. L'aumône ainsi faite de loin, et comme on la tendrait au bout d'un bâton à quelque pestiféré ; l'aumône qui ne prend rien sur le temps, rien sur les pensées, rien sur le cœur ; l'aumône qui, au lieu d'attirer le riche vers le pauvre, s'élève entre eux comme une forteresse que le riche bâtit pierre après pierre, pour y abriter son bien-être contre le trouble que lui causerait la vue de la misère ; cette aumône n'en est pas une. L'homme opulent s'endort dans une fausse sécurité, serrant précieusement contre lui son avarice et sa paresse ; l'homme pauvre reste à la merci de la souffrance et de la tentation, ne connaissant ses frères riches que par leurs caprices charitables ou égoïstes, ne les considérant que comme une mine dont les filons, tantôt paraissent, tantôt se perdent, et que le hasard ou l'importunité mettent seuls à découvert ; la conscience de l'un n'est pas réveillée, la misère de l'autre n'est pas soulagée ; mais chez celui-là, il y a un mensonge fait à

Dieu et à lui-même ; chez celui-ci, il y a de nouvelles passions allumées : la ruse et la haine : la ruse, qui soutire l'argent que la pauvreté toute seule n'obtiendrait pas ; la haine, qu'excitent les refus, parfois même les dons d'un indifférent dans la dépendance duquel il faut vivre.

« *Les pauvres sont secourus !* » Ils ne le sont pas assez ; le plus souvent, ils le sont mal : voilà une première illusion détruite ; et l'abîme reste ouvert.

« *Les pauvres sont pauvres par leur faute !* »

Donc ?... donc il ne faut pas les secourir ! Est-ce la conséquence qu'on tire de cet axiome, qui sans elle n'éclaircirait en rien la question.

« *Les pauvres sont pauvres par leur faute !* » Souvent, cela est vrai ; pas toujours cependant.

Nous avons essayé de le montrer : l'assiduité au travail ne garantit pas immanquablement l'ouvrier contre l'indigence. La maladie, la naissance rapprochée de

plusieurs enfants, un chômage prolongé : et les ressources se trouvent épuisées, des dettes se contractent, la famille tombe dans un dénûment absolu.

Mais admettons le reproche adressé à la classe pauvre. Oui, c'est sa paresse, c'est son insouciance, c'est sa vanité, ce sont ses désordres qui la perdent ; si elle souffre, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même de ses maux.

Cet homme se plaint, sa famille est sans pain, lui sans ouvrage ; on va le chasser de sa demeure. Qu'y ferai-je, et pourquoi cet homme me vient-il importuner ? Que ne travaillait-il quand les ouvriers étaient de requête ? Est-ce ma faute à moi s'il a trouvé bon de rester oisif deux jours, trois jours sur sept ? Que ne se contentait-il de haricots au temps où il gagnait ? Parce qu'il lui a plu de dépenser son argent en friandises, de manger de la viande, de boire de bon vin, de se régaler avec ses enfants dans quelque cabaret des barrières, faudra-t-il que moi je me

dépouille en sa faveur? Il oublie l'avenir, il satisfait ses caprices, il s'abandonne au plaisir, comme si le plaisir était fait pour un homme à qui le pain de demain n'appartient pas! Suis-je responsable de ses folies! Qu'il fasse comme moi, qu'il établisse une juste balance entre son *doit* et son *avoir;* qu'il amasse aux jours de l'abondance, qu'en tout temps il use d'économie, et la disette ne le visitera plus. En attendant je n'ai rien à faire pour lui : *je veux bien récompenser la vertu malheureuse, je ne consentirai jamais à encourager l'imprévoyance ou le vice!* — Quelle sagesse! Nous ne répondrons qu'un mot. Ce mot ne sera pas : Mettez-vous à la place du pauvre, vivez pour quelques heures de cette vie où l'âme étouffe, où le corps s'use, où l'un comme l'autre éprouvent l'impérieux besoin de repousser les murs du cachot qu'on appelle *pauvreté*, pour s'exposer au rayon le plus direct du soleil de la joie. Non ; ce mot sera une simple question adressée au riche.

La voïci : n'êtes-vous jamais resté oisif en face du travail ? N'avez-vous jamais fait plus délicate chère qu'il ne convenait ? N'avez-vous jamais cédé à l'envie de contenter tel ou tel ruineux caprice en jetant cette excuse à votre conscience : Bah !... c'est une folie... il faut bien s'en passer quelques-unes !

Nous laissons chacun répondre et tirer la conséquence à son gré.

Cette jeune fille se perd ; la pauvreté l'entraîne moins que la frivolité, que l'ambition. Son travail suffirait à lui fournir des aliments simples, des vêtements modestes mais honnêtes, un logement propre quoique chétif ; dans la suite, elle pourrait associer son existence à celle d'un ouvrier dont l'affection réelle, bien que peu raffinée, satisferait les besoins de son cœur. Rien de tout cela ne la contente ; elle rêve de toilettes somptueuses, de riches demeures, de mets délicats, de doux loisirs ; elle rêve aussi d'un culte rendu à sa beauté, d'enivrants hommages,

de passions au langage élégant ; la corr tion lui ouvre les portes de ce parε sensuel , elle est éblouie, elle s'avance, tombe dans la boue !

Son éducation ne l'avait pas fortifiée c tre les tentations du vice grossier, le seul de sa position sociale ne la défen pas contre les appels de la corruption sainte ignorance de ses yeux, de ses or les, ne la séparait pas du mal ; il lui p lait sans déguisement et par toutes bouches.

Cela est vrai. Mais elle pouvait sister, mais en résistant elle échapp au déshonneur, à la misère. Que ne l'a elle fait ? Est-ce ma faute à moi si croupit dans la pauvreté, dans l'abj tion ? *Je veux bien récompenser la ve malheureuse, je ne consentirai jamai encourager l'imprévoyance ou le vice !*

Femmes sensées, femmes sérieus avez-vous oublié vos longues rêveries à vue de telle ou telle parure ; avez-v oublié ces combinaisons dignes du p

habile politique, tramées avec tant de finesse, suivies avec tant de persévérance, le tout pour vous procurer tel ou tel objet de luxe ! Avez-vous oublié ces privations souffertes avec un courage héroïque pour arracher une famille à la détresse? pour ajouter au bien-être de votre mari, de vos enfants ? non, mais pour placer sur vos épaules un châle des Indes, pour mettre dans vos cheveux quelques épis de diamant ! Avez-vous oublié ce dépit, ces larmes répandues, cette tristesse dont rien ne pouvait vous distraire quand les refus d'un époux, quand les invincibles obstacles de la nécessité vous empêchaient de satisfaire vos fantaisies ?

Et vous, chastes ! vous qui respirez dans la sainte atmosphère de la pureté, n'avez-vous jamais senti, lorsque vous entriez brillantes dans un salon et que des regards d'admiration se fixaient sur vous, n'avez-vous jamais senti une rougeur qui n'était ni celle de l'indignation ni celle de la pudeur froissée colorer votre

visage ? Quand un mot échappé à la passion, à la passion criminelle, est venu vous révéler que vous étiez aimée, l'émotion qui a fait battre votre cœur était-elle l'émotion de l'horreur, de la confusion, ou celle d'une secrète, d'une intime joie : la joie de l'orgueil enivré ?

Ne répondez pas, dites-moi seulement si vous avez encore le courage de vous retirer arrière de votre vertu !

Les caprices du riche et ceux du pauvre, les torts de celui-ci et les torts de celui-là n'ont pas les mêmes conséquences.

Nous admettons le fait. Oui, les résultats sont différents ; mais à nos yeux cette différence, loin d'aggraver la culpabilité du pauvre, l'atténue.

Pour le pauvre, toutes les fautes se résolvent en ces trois mots : froid, faim, vice.

Qu'entraîne pour le riche l'oubli momentané des lois de l'économie, l'excès dans les jouissances mondaines ? Un regret, du

dégoût, la privation de telle ou telle fantaisie ; mais les conditions de la vie matérielle n'en sont pas changées ; le tapis reste moelleux, la maison spacieuse et commode, le dîner succulent, l'avenir temporel assuré. Qu'entraîne pour la femme opulente, pour la femme entourée du respect général, l'excitation secrète et momentanée de la vanité, l'abandon à quelque frivole caprice ?... Sans doute un malaise secret, mais non une transformation absolue. Elle s'est privée de la communion avec le Père céleste, et son âme en souffre ; la chute cependant est tout intérieure, et le vice n'a pas pu profiter de cet instant de révolte pour dominer grossièrement son existence.

Le riche ne tombe que de sa hauteur ; le pauvre, en tombant, roule jusqu'au fond du précipice qu'il côtoie incessamment.

Le pauvre place sur sa table un mets superflu, le pauvre se divertit un jour, le pauvre se donne pour quelques heures

la satisfaction d'avoir assez chaud, d'avoir trop chaud ; le lendemain, il mangera son pain sec, s'il mange ; le lendemain, ses doigts rougis par le froid lui refuseront leur service ; le lendemain il aura perdu tout espoir de se remettre à flot.

Le riche entasse autour de lui les produits du luxe; il est déraisonnable, il le dit lui-même ; le lendemain ses besoins les plus raffinés n'en seront pas moins satisfaits, et c'est à peine si la folie d'hier lui imposera le sacrifice de quelque désir fantasque.

La jeune fille pauvre laisse son cœur s'enfler de vanité, s'enivrer des fumées de la louange, et demain..... demain elle sera séduite, demain elle sera flétrie, demain elle arrivera à la dernière dégradation.

La femme riche s'oublie à de futiles pensées, elle reçoit des hommages que sa conscience réprouve peut-être.... demain elle pourra réfléchir, se repentir, rompre avec la tentation, car le péché brutal ne

saurait d'un saut bondir sur elle ; il faut qu'il rampe longtemps, qu'il fasse bien des circuits pour arriver à la dominer ; et ce regard, ce mot qui ont perdu, qui perdent tant de malheureuses dans l'indigence, tout au plus compromettent la femme riche, parfois l'avertissent et la sauvent.

Croire que la gravité des suites du péché préserve le pauvre contre la tentation, c'est mal connaître notre cœur. Le danger à venir influe rarement sur nous ; il le faudrait bien immédiat, bien saisissant, pour que notre âme ne parvînt pas à se dégager de son action morale, au moyen de deux ou trois sophismes toujours renversés par la réalité, toujours puissants sur notre esprit, parce qu'ils parlent le langage de nos passions.

L'avenir offre des chances malheureuses, mais il renferme peut-être une délivrance inespérée ! Mangeons et buvons !... Si nous devons connaître la prospérité, à quoi nous servira d'avoir souffert ? Si notre situation doit empirer, de faibles épargnes

amassées à force de privations nous sau
veront-elles ?

On mange, on boit, et la misère arriv
Ce serait le moment, il semble, d'apport
une stricte économie dans la dépense, d
profiter des demandes de travail, des se
cours passagers du riche pour se tirer d'a
faire : on n'en fait rien, et ceci encore, qu
est condamnable, est parfaitement nature

Le laisser-aller découle nécessairemen
du découragement ; ce découragement
l'extrême pauvreté le produit. Ce qui ren
l'homme opulent habile à diriger ses affa
res, c'est le bilan de fin d'année, c'est
chiffre plus ou moins considérable, ma
toujours significatif, qui du revenu pass
alors au capital. Le riche porte avec lu
cette douce pensée de l'addition finale ; ell
le fortifie contre les séductions du luxe, d
la paresse ou du désordre ; elle lui inspir
parfois d'immenses sacrifices.

Le pauvre, lui aussi, porte dans so
âme une pensée qui le suit partout ; pen
sée moins riante, pensée qui, au lieu d

ranimer son énergie, fait évanouir en lui jusqu'à la velléité de lutter contre le malheur : cette pensée, c'est celle de sa ruine absolue, d'une ruine sans remède, du moins il se le dit. — Non-seulement il ne possède rien, mais il doit tout. Il faudrait des années de travail, de santé, de vie honnête, pour le tirer de cette position. Jamais il ne rencontrera une pareille chance ; s'il la rencontrait, en saurait-il profiter ? Peut-il se répondre de n'avoir pas un moment d'entraînement, de se refuser jusqu'à un jour de loisir, jusqu'à un plaisir d'extra ! Et s'il obtenait une telle victoire sur lui-même, sa femme, ses enfants se soumettraient-ils à un joug si pesant ? Un instant de faiblesse, et les privations, le travail passés deviennent inutiles ! tout est à recommencer !

Le pauvre le sait, et il ne commence pas. Il s'établit dans sa détresse ; il ne songe à lui arracher ni son existence ni celle de sa famille, mais seulement à lui disputer quelques lambeaux de vie, une

heure ou un jour : calcul abrutissant, dont il faut peut-être plus accuser la misère que la dégradation humaine.

Arrive-t-il du secours à l'indigent? la demande de travail s'accroît-elle? son gain augmente-t-il? le fond de sa situation ne s'en améliore pas. On se donne douze heures d'abondance, de gaîté, de luxe en famille ; on se rend à quelque fête patronale, on mange d'appétissantes fritures, les enfants font tourner l'aiguille de la loterie aux bonbons, la femme s'habille de neuf, on se croit riche.... et le soir.... le soir en rentrant, on retrouve l'hôte fidèle : la pauvreté. — Plus souvent, hélas! les plaisirs n'ont pas cette innocence; l'ouvrier se livre seul à la joie. Il avait quelques bonnes résolutions en réserve, mais les camarades s'en moquent. Et puis, la petite somme dont il peut disposer est si fort au-dessous de ce que demandent les besoins de la famille! Bah! il faut prendre le plaisir comme il vient!... Et l'on va s'enivrer, jouer aux cartes, pendant que

les enfants rongent un sordide morceau de pain, pendant que la femme, qui ne mange pas, s'épuise au travail.

C'est horrible, c'est criminel.

Sans doute. — Où est le riche qui, dans une semblable position, perdu de dettes, sans espoir de remonter le courant, privé de convictions vivantes, entouré d'amis qui tous ou presque tous parlent le langage de l'imprévoyance et prêchent d'exemple, où est le riche qui n'en ferait pas autant !

*Les pauvres sont pauvres par leur faute.* — La vérité de cet axiome n'est pas sortie intacte, il nous le semble du moins, du rapide examen auquel nous l'avons soumise. Qu'on nous permette de modifier ainsi la formule : *Les pauvres sont pauvres souvent par* NOTRE *faute ;* ou mieux : *La pauvreté, la dégradation des pauvres sont aggravées par la faute des riches.*

Notre accusation porte sur deux points : les mauvais exemples donnés par les ri-

ches aux pauvres, l'abandon des pauvres par les riches.

*Les mauvais exemples!* — Ils fourmillent. Leçons de corruption, leçons de vanité, leçons d'égoïsme, toutes éloquentes, toutes à la portée du disciple : voilà ce que le riche offre au pauvre, et ce qu'il lui offre dans la rue, dans les théâtres, dans les bals publics, partout où les deux classes se trouvent en contact.

Le jeune homme pauvre voit le jeune homme riche se plonger dans le désordre et lutter de vice audacieux avec les individus les plus déhontés des plus basses classes ; il le voit, effaçant jusqu'aux dernières traces de son éducation, jusqu'au vernis extérieur du bon goût et de la politesse, revêtir les manières et prendre le langage des membres les plus infimes de la société.... Ses scrupules, s'il en avait, s'évanouissent, son dégoût se dissipe ; cette boue lui faisait mal au cœur.... il s'y vautre courageusement à la suite du jeune patricien.

L'homme pauvre voit l'homme riche satisfaire tous ses penchants. Le luxe de ses vêtements, la somptuosité de ses équipages, la recherche des mets étalés pour lui seul derrière les vitres brillantes des magasins de comestibles, la sécheresse des refus de l'opulent, ce *je ne peux pas!* froidement prononcé par celui qui peut tant dès qu'il s'agit de contenter un caprice, tout dit au pauvre qu'il faut vivre pour soi, qu'il faut user, abuser des biens lorsqu'ils viennent, et laisser à demain, à l'éternité, le soin de ce qui les regarde!

L'éclat des richesses, les dehors de la frivolité ne parlent pas à l'indigent une langue étrangère, croyons-le bien. Le pauvre l'entend sans interprète, il en saisit les expressions dans ce qu'elles ont de plus délicat.

La jeune fille mal vêtue, qui rencontre à chaque instant des femmes couvertes d'habits somptueux, en reste longtemps pensive. Et savez-vous ce que lui disent les reflets soyeux de ces tissus magnifiques,

le luxe de ces garnitures, l'étincelant éclat de ces bracelets, le son clair et gai de ces bijoux précieux qui s'entrechoquent à tous les pas de la femme élégante : Tu es aussi jolie.... tu es plus jolie !... Pourquoi cette chétive robe d'indienne sous laquelle tu frissonnes ?... Pourquoi ce petit châle d'étoffe grossière autour de ta taille élancée ?... Pourquoi ce bonnet misérable sur tes beaux cheveux ?... Si tu voulais....

*Si tu voulais !* parole de feu qui tombe sur un cœur déjà troublé, parole que lui répète chaque étalage de modiste, chaque splendide magasin que la foule assiége, chaque regard admirateur qui glisse sur elle ; parole qui retentit le soir dans son froid réduit, parole qu'au jour de la lutte Satan lui crie de ses mille voix : *Si tu voulais !* Elle frissonne.... et puis elle écoute.... et puis *elle veut.*

Qui d'entre nous osera dire qu'il n'est coupable ni des désordres de cet ouvrier, ni de l'égoïste imprévoyance de ce père de

famille, ni du déshonneur de cette jeune fille ?

*L'abandon des pauvres par les riches :* telle est notre seconde accusation.

Nous l'avons déjà dit : dans ses besoins matériels et à quelques exceptions près, le pauvre n'est que peu, n'est que mal secouru par le riche. Le riche, lorsqu'il trouve le pauvre dans l'état que nous avons décrit : criblé de dettes, dénué de tout, d'espoir et d'énergie plus que de rien autre, le riche (et j'entends ici le riche bienfaisant), le riche applique à ces maux l'impuissant palliatif de quelques dons réguliers : bons de pain, bons de viande, un peu d'argent quand les prières se font importunes, presque jamais un secours considérable qui remette sur pied la famille indigente.

Ce vice profond, l'insuffisance, frappe de stérilité la charité du riche. Tient-il à son égoïsme seul ; à une indifférence, à une légèreté qui laissent ses facultés étrangères à l'exercice de la bénéficence ? Non. La multitude des besoins, leur dispropor-

tion très-réelle avec les ressources de l'homme opulent, en divisant à l'infini les secours dont il peut disposer, leur ôte par cela seul leur efficacité. Si tous donnaient, les moyens seraient immenses, mais le nombre des cœurs ouverts à la pitié effective est restreint, les demandes se concentrent vers un seul point, et la source, abondante dans le principe, se partage en une multitude d'imperceptibles filets, qui empêchent la terre de se dessécher, mais qui ne la fertilisent pas.

Si les secours matériels sont habituellement disproportionnés aux besoins, les secours moraux, en général, sont nuls.

Quand le riche, j'entends le riche mondain, a laissé tomber quelques pièces de cent sous dans la main du pauvre, quand il a fait rentrer dans le logis du malheureux quelques meubles ou quelques effets engagés au Mont-de-Piété ; quand, grâce à ses aumônes, la famille indigente a pu deux jours sur sept ajouter un peu de bouillon à son maigre potage, un peu de

viande à son pain, le riche croit avoir tout fait.

L'homme qui reçoit les dons du riche ne le connaît pas, il n'a jamais ou presque jamais entendu le son de sa voix! jamais une parole de consolation, d'encouragement, échappée aux lèvres du bienfaiteur, n'est venue reconforter le cœur de l'obligé (1).

Pourtant cette aumône-là serait précieuse, elle ouvrirait l'âme du pauvre à de douces joies, à de nobles résolutions. Si le sentiment de son abandon abat le pauvre, s'il le livre sans défense à la tentation, la conscience de l'intérêt que lui porterait un être puissant et bon, le fortifierait. Certain d'être soutenu, il se lèverait et marcherait, au lieu de s'asseoir

(1) Nous ne saurions assez le répéter, il y a des âmes d'élite qui comprennent et qui pratiquent la charité évangélique dans toute son étendue; mais celles-là forment une très-petite minorité, et c'est à la majorité que nous nous adressons.

tristement au bord de la route. Et puis, commerce avec une individualité pl développée atténuerait l'influence dém ralisante de son entourage habituel.

Tout parle au pauvre le langage ( passions grossières. Durant les heures travail, il l'entend, il le rapporte dans demeure. Son ciel, chargé de méphitiq vapeurs, pèse lourdement sur lui, jusqu'à ses jouissances subissent l'acti du milieu corrompu dans lequel il v Comment en serait-il autrement ? ( souffle sur ces nuées épaisses pour disperser ? Qui se préoccupe de met son cœur et son âme au large ? Qui vi le prendre par la main pour l'atti doucement sur quelque sommité d'où puisse contempler le soleil de l'étern vérité, de l'éternel amour de son Dieu ?

Ne nous étonnons pas quand la jeu fille succombe, la faute pour elle n'est p ce qu'elle serait pour nous. Le vice d autour de nous on ne parlait qu'av mépris, qu'on flétrissait plus encore p

le silence, ce vice, elle a vécu à côté de lui, on s'en est ouvertement entretenu devant elle; il ne s'appelait plus de son vrai nom, il tenait une place honorable; nous n'avons rien fait pour la désabuser; nous sommes à quelque degré responsables de sa chute.

Nous rencontrons l'ouvrier plongé dans une dégradante ivresse; il échange avec ses compagnons des plaisanteries brutales, des mots que nous ne comprenons pas, mais dont la seule accentuation nous révèle le cynisme; notre regard se détourne, notre front rougit, notre cœur se gonfle d'indignation. Ah! que ce devrait être bien plutôt de pitié et de remords! Cet homme avait nos facultés, et nous avons ses instincts; dans son cœur, nous trouverions détendues de nobles cordes qui vibrent chez nous à toutes les bonnes pensées, à toutes les joies pures; et dans notre cœur nous trouverons enchaînées, nous trouverons muselées, pas si bien toutefois qu'un cri, qu'un

bond ne nous vienne de temps à autre avertir qu'elles vivent et qu'elles veillent, ces passions qui, libres chez lui d'une liberté sauvage, excitent notre dédain quand elles ne nous font pas trembler. Qui a mis entre lui et nous cette distance ? Son péché tout seul ? non, notre péché à nous : notre insouciance, qui le laisse croupir dans son abaissement.

*Les pauvres ont l'habitude d'être malheureux !*

Dernière illusion.

On ne s'habitue ni au froid ni à la faim; on en souffre moins à la longue, ou pour mieux dire, la douleur aiguë se fond dans une douleur sourde qui forme la basse continue sur laquelle se détachent les sons clairs, les maux extraordinaires ! mais on souffre. L'estomac de l'homme qui travaille ne s'habitue pas à rester vide, son corps à rester nu ; le cœur de la mère ne s'habitue pas aux cris de ses enfants ; s'ils s'y habituaient, malheur à nous ! car l'*habitude* de telles douleurs

voudrait dire que jamais notre charité n'a semé un jour de joie parmi ces jours de tristesse, que jamais le pauvre n'a mangé à sa faim, que jamais il ne s'est réchauffé à son contentement, que jamais nos miettes secouées sur sa demeure, n'y ont amené un moment d'abondance.

Hélas ! dans une certaine mesure, à de certains égards, cette habitude existe. Oui, le pauvre s'accoutume, sinon à la misère, du moins à quelques-unes des conséquences de la misère : au désordre, à l'insolvabilité, à l'abrutissement, à la grossièreté des rares plaisirs, à la souffrance elle-même... à ses propres souffrances, aux souffrances de ceux qu'il aime. Oui, le pauvre en vient à entendre sans beaucoup d'émotion, les gémissements d'une femme épuisée par la maladie, les pleurs d'enfants affamés... on a tant gémi, tant pleuré autour de lui ! Le pauvre en vient à voir, sans que son cœur se fende, partir le cercueil qui emporte son dernier né..... il y aura une bouche de

moins à nourrir. Le pauvre n'éprouve plus le besoin de prier, plus le besoin de connaître la volonté du Seigneur..... il y a si longtemps qu'il ne sait ce que c'est que la communion avec Dieu. Le pauvre ne murmure plus, le pauvre ne combat plus, le pauvre s'abandonne lui-même; mais sans parler de l'accusation qu'intentent contre nous de tels faits, y a-t-il là des motifs de sécurité?... la dégradation des individus a-t-elle jamais assuré la paix de la société, et sera-ce avec ces matériaux pourris qu'on réunira les parois de l'abîme?

Arrivons aux remèdes.

De tout temps on a beaucoup philosophé, beaucoup écrit, beaucoup disserté sur les classes pauvres. Maintenant il y a recrudescence.

On ne s'attend pas à nous voir discuter ici les principes du fouriérisme ou du communisme, nous en sommes absolument incapable. Seulement, les théories

en question nous paraissent s'attacher à trois points sur lesquels nous nous permettrons de dire très-vite et très-humblement notre mot; ces points sont : la bonté innée de la nature humaine présentée comme fait, et prise pour base de l'édifice; l'égalité matérielle et immatérielle proposée comme couronnement de l'œuvre; la destruction du foyer domestique, offerte comme moyen d'arriver au but.

La bonté innée de la nature humaine! — Nous n'y croyons pas, par la raison toute simple que nous ne la voyons pas. La Parole de Dieu ne nous aurait jamais dit en parlant des hommes : l'imagination des pensées de leur cœur n'est que mal en tout temps (1), qu'une heure de tête à tête avec nous-même nous aurait contraint de confesser cette humiliante vérité.

Si l'on nous répond : l'exemple pervertit

(1) Gen., VI, 5.

seul les purs instincts de l'homme! nous demanderons d'où lui vient cet exemple et qui l'a donné le premier; nous remonterons à la question du péché originel, de l'introduction du mal dans le monde, et nous n'en serons pas plus avancés. Le fait restera incontestable quoique inexpliqué; l'incrédule se heurtera contre cette pierre d'achoppement; le croyant y verra un mystère devant lequel il se courbera plein de douce confiance en Celui qui les éclaircira tous un jour; et le cœur de l'homme demeurera désespérément malin de sa nature, tant que le Saint-Esprit ne l'aura pas transformé.

Prenez le sauvage, prenez l'homme civilisé; enfermez un individu dans les quatre murs d'un cachot; vous aurez toujours, quoique développées de manières diverses, les mêmes passions sensuelles, violentes, orgueilleuses; le même ***vieil Adam***.

Il est vrai que, ne pouvant nier le péché dans l'homme, on a pris pour se tirer

d'affaire, le très-commode moyen de nommer le vice, *vertu.* Le mal n'existe pas. Tous nos instincts, les plus vils comme les plus nobles, sont bons; il n'en faut modifier aucun, encore moins les combattre; le problème, et il me paraît assez difficile, le problème est celui-ci : savoir se servir des passions.

Partant de ce principe, la perfection naturelle de l'homme, on conçoit quel doit être, quel est le langage de nos modernes réformateurs. Compassion énervante, promesses trompeuses, basses flatteries, secrètes ou franches excitations à la révolte; jamais un mot qui appelle la réhabilitation de fait par la régénération morale : voilà le baume qu'ils appliquent aux plaies de la société.

J'ai rapidement retracé plus haut les conséquences de cette prédication funeste: d'un côté, les exigences accrues, la conscience paralysée, la paresse, l'impatience, la haine excitées; de l'autre, la charité découragée, l'égoïsme fortifié, —

car c'est une passion aussi, et pourq
celle-là ne profiterait-elle pas de la c
pense générale ? Enfin, et comme dern
résultat, le malaise général doublé, l'a
me toujours ouvert.

« Nous savons bien, disent les mod
nes réformateurs, nous savons bien q
l'état actuel est tendu, que la situat
est menaçante; nous nous flattons d'av
contribué pour notre bonne part à
rendre telle; nous n'ignorons pas qu'
aboutira à une crise violente ; nous l'es
rons, nous y faisons nos efforts; le m
ment de l'éruption sera terrible, il y a
des blessés, des morts, mais après.
quel tableau splendide!... L'ÉGALITÉ !!.

L'égalité! — Je laisse de côté la f
théorie de l'égalité spirituelle; ce ser
pitié que de s'évertuer à jeter par te
un ennemi qui ne se tient pas sur
jambes. Je prends l'égalité matérielle,
galité dans les biens de la fortune, et
répète un lieu commun, en disant qu'
n'existera pas deux heures.

Jean et Pierre auront chacun reçu cent écus, mais Pierre est un sot, Jean un rusé matois, et l'argent de Pierre prendra le chemin du coffre de Jean. Si cela vous plaît mieux, faisons de Pierre un avare, de Jean un dissipateur : la bourse de celui-là ne s'en arrondira pas moins aux dépens de la bourse de celui-ci.

L'égalité ! — Dans votre économie nouvelle, faites en sorte de n'avoir ni caractères dissemblables ni facultés diverses; bien plus, faites en sorte de n'avoir ni boiteux, ni manchots, ni visages disgraciés; car je vous le déclare, malgré toutes vos compensations, l'égalité par ce seul fait recevrait une mortelle atteinte. Arrachez du sein de l'homme toutes ses sympathies et toutes ses antipathies, elles feraient remonter votre égalité dans la région des songes. Passez le niveau, repassez-le; chargez votre rouleau compresseur de tout le poids des préjugés et des passions populaires; qu'il écrase jusqu'aux moindres aspérités, qu'il broie jusqu'aux

plus durs cailloux ; il est un rocher c
tre lequel il se brisera : le cœur de l'h
me, et Celui qui a fait ce cœur a é
dans sa Parole un mot que vous n'effac
pas : « Vous aurez toujours des pauv
avec vous (1). »

La destruction du foyer domestique
On hésite à la proclamer ouvertement
ne l'inscrit pas sur la bannière, mais
résulte de tout le système.

Dans le phalanstère, sous cette
frayante tyrannie qu'on appelle la lib
du travail, le foyer domestique dispa
de même que disparaissent les relat
de père à enfants, de même que dis
raît l'intime union des époux, de m
que disparaît l'indépendance individu
On a déclaré les soins du ménage indig
de préoccuper l'esprit, d'absorber le te
de la femme mariée ; on les relègue pa
les travaux infimes. Ils font partie d

(1) Jean, XII, 8.

corvée que quelques privilégiés exécutent... *passionnellement.*

La femme mariée était mère de famille, ménagère, c'est-à-dire reine chez elle ; elle deviendra abeille dans la ruche commune, fourmi dans la fourmilière monstre. Je doute que cet avancement lui plaise.

Ah ! laissons ces folies !... Je vais vous dire pourquoi la société se dissout ; c'est que la famille s'en va. Je vais vous dire pourquoi l'ouvrier s'abandonne aux grossières débauches, pourquoi son cœur se ferme aux jouissances élevées, pourquoi son âme se dégrade et s'attriste : c'est que le foyer domestique s'éteint, c'est que la femme est forcément plus ouvrière que ménagère, c'est que le matin il n'y a point de doux repas de famille, c'est que le soir il n'y a pas au logis une épouse qui, attendant impatiente le retour du mari, active la flamme, dispose avec goût les meubles brillants de propreté, garnisse la table du souper avec une sorte d'harmonie à défaut de richesse. Le soleil est voilé,

[redacted]



l'intérieur est vide, il est silencieux, on le fuit.

Dussions-nous paraître un esprit vulgaire, nous n'en dirons pas moins la poésie, oui, la poésie du pot-au-feu; nous n'en dirons pas moins sa puissance pour l'intimité, et, avec la grâce de Dieu, sa puissance pour la régénération et le bonheur. La pensée de la réunion du soir suit l'ouvrier, elle l'anime au travail, elle le garde contre le mal; elle suit l'épouse, elle lui parle d'ordre, d'économie, de douceur; elle suit les enfants, elle les ramène joyeux au logis paternel. Les apprêts du repas, les friandises exceptionnelles, même les privations, tout a sa bonne influence, tout a son charme. Voici le moment désiré; la mère jouit avec un innocent orgueil du bien-être commun; les enfants, tout fiers de se rendre utiles, emploient leur activité sous ses ordres. Le père se repose, cause avec sa femme, joue avec les petits, regarde cuire les mets. S'ils sont rares.... oh! alors, avec quel doux

élan chacun diminue sa portion pour grossir celle du plus las, du plus chétif! s'ils sont abondants, meilleurs que d'ordinaire, quelle gaîté, que de rires!... comme on se croit riche, comme l'on se trouve heureux!

J'ai vu le pot-au-feu entouré de la famille, j'ai vu le coloris de plaisir que répandait sur toutes les figures, depuis celles des petits enfants qui frappaient des mains jusqu'à celle du père qui souriait gravement, ces restaurantes vapeurs qui s'exhalent trop rarement dans le logis du pauvre, et je l'affirme, des mets plus succulents qu'on n'aurait point préparés soi-même, n'auraient pas apporté tant de bien-être.

Croyez-moi, ce n'est pas en dispersant les cendres déjà refroidies du foyer domestique, ce n'est pas en arrachant la femme à ses devoirs d'épouse et de mère, que vous réformerez salutairement l'état du pauvre. En chassant la femme de son intérieur, vous la chassez du temple où elle

peut encore être honorée ; en la remplaçant auprès de ses enfants, dans son ménage, vous la remplacez auprès de son mari ; en détruisant les relations de la famille, vous replongez l'homme dans l'isolement, et un plus Sage que vous, a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! » — Ne simplifiez donc pas la tâche que Dieu nous a donnée, ne perfectionnez pas les œuvres du Créateur : partout où son doigt s'est posé, il n'y a rien à changer, soyez en sûrs. — Vous pouvez abattre toutes les royautés, leurs débris ne feront que vous blesser ; mais si vous touchez à la royauté de la mère de famille, ses ruines vous écraseront.

Les faux remèdes nous laissent en face du gouffre. Pourquoi chercher au loin des matériaux et des outils ?... Le pont est là, jeté d'une seule arche, bâti d'un seul mot et depuis dix-huit cents ans.

Le christianisme qui a dit : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous, » a

dit : « Faites-vous dans le ciel des bourses qui ne s'envieillissent point, pleurez avec ceux qui pleurent, donnez à ceux qui vous demandent. » Le christianisme qui conseille aux uns le support, demande aux autres le sacrifice. Le christianisme lutte victorieusement contre l'ennemi de tous, contre l'ennemi du riche comme du pauvre : contre le péché. Le christianisme diffère en ceci des philosophies humaines, que si on tire les conséquences logiques de celles-ci, on arrive à l'absurde; que si on lui obéit rigoureusement, on arrive à la souveraine perfection, au souverain bonheur. Partout où il règne, il inspire le besoin d'agir, il donne le moyen de réussir.

Relever l'institution de la famille, faire circuler un air de liberté dans la demeure du pauvre, rattacher son âme à Dieu, sa vie terrestre à la vie éternelle : voilà le secret de la grande réforme.

Sommes-nous vraiment chrétiens? notre foi ne nous laissera pas de repos que

nous ne nous soyons mis à l'œuvre pou
l'accomplir.

Les travaux directs, l'action de la pen
sée et de la parole sont nos armes dans c
rude combat de la charité contre l'égoïsme

Par nos paroles, par notre influence
hâtons le moment où l'importante ques
tion de la réforme des heures de travai
occupera le gouvernement.

Nous sommes si confiants, et à si boi
droit, dans la puissance de la répétition
de l'obsession surtout; eh bien! répétons
obsédons jusqu'à ce que la nécessité d'un
mesure efficace soit devenue un de ce
besoins impérieux, un de ces cris de l
conscience générale, qu'il faut écoute
bien qu'on en ait. Une fausse nouvell
cent fois redite contraint les faits à lu
obéir, à la métamorphoser, de mensong
qu'elle était, en réalité; essayons, nou
aussi, de faire passer nos belles théorie
à l'état de vérité. Nous le pouvons. Cha-
cun a sa place assignée dans cette entre-
prise. Les bras les plus faibles prêteront

de la force à l'irrésistible levier de l'opinion publique : la femme modeste, qui ne fait entendre sa voix que dans l'intérieur de la famille, tout autant, peut-être, que l'orateur qui fait tonner la sienne du haut de la tribune.... et plus que tous les autres, ceux qui, ajoutant la prière à la parole, assiégeront incessamment le trône du souverain Législateur.

Il suffit d'une loi, et l'ouvrier redevient homme; la famille se relève; avec la famille l'âme; et par l'âme la société tout entière.

Réglez la journée du prolétaire, décrétez qu'elle ne pourra dépasser dix à douze heures de travail, et vous aurez rendu la liberté à des milliers d'esclaves, vous aurez rendu les éléments de la vie morale à des milliers d'individus privés de ces inaliénables biens que notre égoïste insouciance leur a laissé ravir.

La soif d'avoir, la soif de jouir, comme des bêtes féroces déchaînées, se ruent sur le monde et mettent en pièces tout ce qui

leur tombe sous la griffe. Il est grand temps qu'une voix royale, la voix de la conscience publique, les stigmatise, qu'un bras ferme les arrête, qu'on leur donne autre chose à dévorer que des hommes.

Nos mœurs raffinées ne nous permettraient pas de voir égorger des gladiateurs; notre égoïsme délicat souffre fort bien que, pour entasser autour de nous les merveilles de l'industrie, un homme, une femme, des enfants expirent faute de répit, faute d'air, vivent et meurent en machines ou en brutes, sans se douter qu'il y ait sur la terre, pour les heureux, un Eden de félicités immatérielles où l'on puisse être père, être mère, être époux, tout à son aise, sans courir risque de la faim.

Ah! je ne suis rien, je ne puis rien, mais je réclame de toutes mes forces une mesure décisive, et je sais une chose, c'est que si des milliers de néants comme moi le voulaient, que si les misères de nos frères nous poursuivaient le jour, nous hantaient la nuit, cette mesure, cette loi,

nous l'aurions : elle jaillirait toute faite du sol même de notre pays.

En attendant, l'action directe est à nous, agissons.

Sera-ce au moyen d'associations nouvelles? Non. Les associations font du bien, mais, si nombreuses qu'elles soient, elles laisseront toujours les sept huitièmes de la population riche en dehors de leurs liens.

Et puis, et c'est ici l'inconvénient que je me réservais de traiter, les associations déchargent à quelque degré la conscience publique, tandis que je veux l'oppresser.

On se dit : Je donnerai, j'ai donné à telle ou telle société; les membres en sont plus versés que moi dans l'exercice de la bénéficence; ils emploieront beaucoup mieux mon argent que je ne le ferais moi-même !

Nous reviendrons plus tard sur la valeur de cette argumentation; maintenant, nous nous bornons à dire qu'elle est fatale à celui qui s'en sert, parce qu'elle endort

sa conscience; fatale à la classe pauvr parce qu'elle la prive en partie des s cours auxquels elle a droit.

Chacun a entendu, chacun a fait po son propre compte le raisonnement dc je parle. Bien plus, les associations, d'a cord en cela avec notre paresse et not personnalité, semblent parfois le faire elle mêmes.

*Les amies des pauvres de Hambour*; dont le zèle et les travaux peuvent serv de modèle à quiconque veut se consacr aux œuvres de charité, nous paraisse donner, sans le vouloir, contre l'écu que nous signalons, en offrant aux rich de visiter les familles nécessiteuses q s'adressent à eux, moyennant dix th lers par famille. On lit ces mots da l'extrait des comptes-rendus de l'associa tion : (1) « A peu près vers l'époque o nous introduisions ces changements da

(1) *Les Amies des pauvres de Hambourg*, br chure, 1845. Chez Delay.

nos statuts, nous reçûmes, de la part d'une dame riche et bienfaisante, une proposition semblable qui nous réjouit fort, en nous confirmant dans notre idée. Cette dame nous offrait une souscription annuelle très-forte, sous la condition que toutes les lettres dont elle était assaillie pour demandes de secours nous seraient envoyées; que nous lui rendrions compte de nos recherches au sujet de chacune d'elles, et qu'ensuite nous admettrions parmi nos pauvres quatre de ces familles à notre choix. — Ces lettres *sont un vrai fléau,* beaucoup plus coûteux que la mendicité des rues, et pour la plupart aussi peu digne d'intérêt. »

S'il ne s'agit ici que de prendre des informations, que d'éclairer le riche, et non de le suppléer dans l'exercice de ses obligations envers les pauvres ; obligations de visiteur, de consolateur, de conseiller, c'est bien; mais si, au moyen de cette centralisation des secours, on devait épaissir l'oreiller d'indifférence que nous met-

tons avec tant de volupté sous notre tête, si l'on devait encourager l'homme opulent dans cette opinion funeste, qu'il peut impunément placer un intermédiaire entre lui et le nécessiteux, si la société bienfaisante devait se diviser en deux parts, la bourse et la main; en deux classes, celle qui donne son argent et celle qui donne son cœur, celle qui exerce la charité du fond d'un soyeux boudoir et celle qui la pratique par la pluie et par la boue, alors nous n'aurions pas assez de force pour nous inscrire contre un si dangereux encouragement à notre paresse.

Ces attentions involontairement perfides ne nous font-elles pas honte! Empêcher les cris du pauvre de parvenir jusqu'à nous, empêcher nos entrailles de s'émouvoir, nos deux mains de s'étendre fraternellement vers celui qui nous implore, delivrer notre esprit des préoccupations que lui amènent les demandes du malheureux, débarrasser notre vie des travaux que lui impose la charité positive, dé-

tourner ce courant sympathique que des relations amicales établissent entre nous et les indigents!... mais c'est arracher à la société le seul moyen de salut qui lui reste!... mais c'est nous mettre sous le coup de la colère de Dieu! Oui, agissez, ayez un cœur, ayez une conscience à notre place!... Ne pourrez-vous point aussi nous rendre le service d'être jugés, d'être damnés pour nous?

Le langage des associations devrait être celui-ci: Nous vous aiderons, nous ne vous suppléerons pas. Nous vous fournirons des renseignements sur les pauvres qui s'adressent à vous, nous réserverons nos soins et nos ressources pour ceux qui n'ont aucuns protecteurs. Nous serons ouvriers *avec vous*, jamais ouvriers *pour vous* : vous soulager de la sorte, se serait vous servir à la manière de Satan, en vous perdant.

Les associations sont loin de s'exprimer aussi clairement dans le sens que j'indique; elles ne disent pas le contraire non

plus ; mais tant qu'elles n'auront pas nettement déclaré la guerre à l'égoïsme individuel, cet égoïsme tirera du fait de leur existence des conséquences à son profit.

Nous ne venons donc pas proposer ici la création d'une société de bienfaisance ; nous ne demandons pas de nouvelles théories sur la meilleure manière de secourir la misère; nous provoquons encore moins l'organisation de nouveaux concerts ou de nouveaux bals pour les pauvres : cette charité-là, plus qu'aucune autre, décharge la conscience sans intéresser le cœur ; nous désirons tout simplement réveiller l'activité compatissante de chaque membre de la classe aisée.

Moins de spéculation, plus d'application ; moins de fracas, plus de réalité ; ne dansons pas tant, marchons davantage ; soufflons sur la lampe de notre cabinet d'étude, changeons nos pantoufles et notre robe de chambre de philosophe humanitaire contre les gros souliers, le parapluie et la bourse du pratique visiteur des pauvres ;

donnons aux associations, ne leur donnons pas moins, mais ne leur donnons pas tout; donnons par *nos mains*, après avoir vu *par nos yeux;* en un mot, au lieu de raisonner *sur* les indigents, mêlons-nous à eux; causons avec l'ouvrier, ramenons sa femme dans l'intérieur du ménage en lui procurant un travail sédentaire et modéré, cherchons un bon apprentissage pour son enfant, mettons du bois dans le poêle, de la viande dans le plat; montrons au malheureux le Seigneur qui se tient près de lui, arrachons son âme à l'ignorance, poussons-le dans le chemin étroit, et marchons-y nous-mêmes avec lui.

La charité directe, d'*individu à individu,* voilà ce que Dieu nous demande, voilà ce que le pauvre attend de nous, et voilà ce qui rapprochera, pour les fondre, les deux éléments hétérogènes de la société : la classe qui possède et celle qui n'a rien.

Nous prenons la question par son côté

sérieux, l'ordre dans son sens péremptoire, et nous ne disons pas : visitez le pauvre par manière de distraction ; cherchez dans le soulagement de la misère des émotions dont votre âme a soif et que les pages du roman à la mode ne vous procureront ni si fortes, ni si douces ; nous disons encore moins : rachetez, le matin, au moyen de l'aumône de votre temps et de votre argent, les dissipations et les péchés du soir ; nous répétons simplement cette parole que Dieu adresse à tout homme venant au monde : « Aime ton prochain comme toi-même (1). » Un tel ordre implique, selon nous, celui de voir, d'entendre, d'aider le pauvre, non pas au moyen d'un *truchman,* mais par *soi-même.*

Que quelques personnes se consacrent plus particulièrement au soin des indigents, cela est un bien, mais cela ne nous décharge d'aucune de nos obligations.

(1) Lévitique, XIX, 18.

Le ministre de la religion annonce l'Evangile du haut de la chaire, il le porte de maison en maison; sa mission relève-t-elle le chrétien du devoir de confesser le nom de Jésus, du devoir d'attirer les âmes à Dieu?

De pieuses sociétés font vendre et distribuer les saints livres par des agents spéciaux; l'existence de ces agents dispense-t-elle le chrétien du devoir de répandre en toute occasion la Parole du salut?

Qui pourrait échapper à la signification de ces mots: « J'avais faim, et *vous* m'avez donné à manger... j'étais nu, et *vous* m'avez vêtu... j'étais malade et *vous m'avez visité* (1); » *Vous,* et non pas un diacre, une sœur ou une dame de charité, un membre du comité pour l'organisation de tel concert ou de tel bal; mais *vous, vous-même!*

« Le champ de travail est trop vaste! »

Ne le cultivez qu'en proportion de vos

(1) Matth., XXV, 35, 36.

forces, ne prenez à votre charge qu'un pied de terrain, mais prenez-le. Oh! si chaque homme, si chaque femme dans l'aisance s'engageait à dépenser pour la gloire de Dieu, ne fût-ce que la moitié, que le quart de son temps perdu, que vite le champ serait couvert d'une abondante moisson!

« On ne peut! »

« *Je ne puis!* dit l'homme occupé. Les affaires, des affaires importantes qui touchent à l'avenir de ma famille, de la science, du pays, captivent toutes mes pensées, prennent toutes mes heures! »

Il ne faudrait pas y regarder de très-près, pour voir, parmi ces heures travaillées et chargées, bien des moments de causeries frivoles, de courses inutiles, de lectures oiseuses, dont un seul suffirait à visiter le pauvre et à le consoler.

Admettons toutefois que, durant la semaine, l'homme occupé n'ait pas un instant disponible; le dimanche lui appartient; le dimanche la Bourse, les Cham-

bres se ferment; la demeure de l'indigent ne s'ouvrira-t-elle pas pour recevoir le protecteur? — Ce jour-là, des devoirs d'un genre différent réclament l'homme occupé; il faut qu'il cultive ses relations avec sa famille, avec les autres hommes! — Dans ce réduit misérable il y a des hommes, il y a des frères qu'un mot réjouirait, sauverait peut-être!... Pour leur apporter ce secours, pour établir ces rapports importants, eux aussi, quelques minutes suffiraient... Qui osera soutenir qu'il ne *peut* les donner?

« *Je ne puis!...* dit la mère de famille. L'éducation de mes enfants m'absorbe. Ce serait mal comprendre ma mission, que de négliger, pour des devoirs lointains, les obligations immédiates que Dieu m'impose. »

Il serait facile de répondre qu'avant de nous faire mères, Dieu nous fit chrétiennes, et que s'il y avait lutte entre le caractère de la chrétienne et celui de la mère, celui-ci devrait plier devant celui-là. Mais il n'est question ni de lutte ni de dé-

saccord, l'harmonie règne ici comme dans toutes les lois de Dieu : que la mère pieuse ajoute les leçons de la bienfaisance à tant de leçons d'une utilité moins prouvée; qu'elle mette dans les mains de ses enfants l'aumône qui va soulager la misère; qu'avec eux elle monte sous les combles où, privées d'air et de soleil, végètent tant de pauvres créatures semblables à eux; que leurs jeunes cœurs s'émeuvent à la vue de ces souffrances; qu'ils apprennent à se dépouiller en faveur du nécessiteux; que le souvenir de ces maux, que le désir de les adoucir les suive au retour; et la mère qui, les arrachant ainsi à une égoïste ignorance, aura fait jaillir en eux les sources de l'amour fraternel, cette mère sera une mère plus maternelle que celle qui, pour épargner la sensibilité de ses fils, tire le rideau sur les douleurs d'autrui, ou qui, afin de presser l'œuvre de l'éducation, soustrait ses enfants à l'enseignement d'une réalité triste, mais puissamment éloquente.

« *Je ne puis!* dit la femme du monde; mille obligations remplissent ma vie, qui ne me laissent aucun loisir. »

Ah! si nous donnons des journées à d'inutiles promenades au Bois, à des visites dont nous déplorons l'ennui; si notre porte est toujours ouverte à l'oisiveté d'autrui; si nous consacrons d'innombrables moments à parcourir les magasins, à essayer des robes chez la couturière et des coiffures chez la modiste; si, en un mot, il est toujours l'heure de la frivolité, des intérêts vaniteux, des devoirs factices, ne sera-t-il pas quelquefois l'heure de la charité?... Faudra-t-il plus de temps pour se rendre chez telle pauvre famille que chez le bijoutier, plus de temps pour écouter les plaintes d'un malheureux que pour écouter le fastidieux babil d'un indifférent, plus de temps pour chercher un remède à la situation désespérée de cet indigent que pour choisir une parure, ou que pour lire le feuilleton du journal?

« Je suis jeune, je ne saurais m'exposer

aux dangers que présentent de semblables investigations. »

Avant de vous hasarder dans la demeure du pauvre, faites prendre des informations sur lui; qu'une personne de confiance le visite d'abord (1), n'entrez pas seule dans ces tristes réduits, associez à vos courses charitables quelqu'une de ces compagnes que vous associez à vos futiles occupations, et vous échapperez, soyez-en certaine, à des périls dont votre imagination fait aux trois quarts les frais.

« Mais il neige, le froid est intense! Faudra-t-il, pour exercer la charité, ex-

(1) Les personnes opulentes pourraient faire prendre des informations sur les indigents qui les sollicitent, par un homme honnête et intelligent, qui, moyennant un très-modique salaire, se chargerait volontiers d'une tâche que le mettrait à même de bien remplir ses relations naturelles avec la classe ouvrière. Si les premiers renseignements recueillis étaient satisfaisants, la bienfaitrice entrerait en rapport avec le pauvre, elle le visiterait, et accomplirait envers lui les devoirs de la charité pratique.

poser et gens, et bêtes, et soi-même aux intempéries de l'air?... »

Il neigeait, il gelait cette nuit durant laquelle gens et bêtes attendaient sur la place de l'Opéra, à la porte de cet hôtel où l'on dansa jusqu'au matin!... D'ailleurs, ce froid qui vous fait frissonner accroît les souffrances du pauvre; s'il arrive jusqu'à vous au travers de vos doubles croisées et de vos tapis épais, il pénètre l'indigent sous son toit. Ce moment est celui justement qu'il faut prendre pour l'aller voir; un instant passé dans cette atmosphère glacée vous en dira plus sur ses besoins et sur vos devoirs, que les cent pages que vous venez de lire, que les cinquante qui vous restent à parcourir.

« Je suis si bien au coin de mon feu! »

Ah! voilà, voilà la vraie raison! — Nous sommes si doucement plongés dans notre propre contemplation! si doucement absorbés par nos propres peines ou par nos propres joies! Nous nous plaisons si fort dans l'étroite sphère de notre personnalité!

Les devoirs que nous nous sommes choisis ont tant de respect pour notre bien-être et pour notre paresse! Pourquoi réveiller notre conscience? Pourquoi nous contraindre à agir en dehors de ce qui se rapporte à nous? Pourquoi nous troubler dans notre luxe, dans nos loisirs, dans nos travaux de vanité?

A cette question, qui s'est fréquemment soulevée au plus profond de notre cœur, nous ne pouvons répondre que par celle-ci: Il vous en coûte, n'est-ce pas, d'abandonner un instant vos occupations favorites, de quitter votre salon chaud pour vous enfoncer dans de sales rues, pour monter les marches d'un escalier sombre, pour entrer dans un taudis où vous trouverez la misère sous son plus hideux aspect?... Mais Christ, qu'a-t-il quitté, où est-il venu, et qui était-il?

Cette pensée est bien usée; je doute cependant que nul d'entre nous, pas plus celui qui écrit que celui qui lit, en ait jamais compris l'autorité.

« Je n'ai point d'expérience ! dit-on encore. En distribuant moi-même mes aumônes, je ferais plus de mal que de bien. »

Nous avons, en passant, indiqué ce faux raisonnement. Des hommes pieux, des jeunes gens pleins de bonne volonté l'ont souvent produit devant nous, il nous a toujours attristée.

N'avoir pas d'expérience dans l'œuvre si douce, si importante de la charité pratique ! mais c'est une accusation terrible ! Au dernier jour, l'ennemi de nos âmes en prononcera-t-il contre nous une plus forte ?

Vous pouvez disposer de quelques heures, de quelque argent ; vos jambes peuvent vous porter jusqu'à un quatrième, jusqu'à un sixième étage ; votre cœur nourrit en faveur de l'indigent des sentiments de pitié dont l'expression le relèverait à ses propres yeux ; votre intelligence, enrichie par l'éducation, possède un trésor d'idées et d'expériences qui le servirait

encore mieux que votre or ; et vous n'all
pas à lui ! Vous ne savez ce que c'est q
de vous asseoir auprès de ce lit de sou
france et d'y passer une heure, et c
veiller une nuit ! Vous ne savez ce q
c'est que d'entrer dans l'intimité d'une f
mille nécessiteuse, que de vous faire m
nagère économe avec la mère, conseill
amical avec le père, sage et doux prote
teur avec les enfants !

Vous manquez d'expérience ! Vous s
riez trop ému en visitant les pauvres ! vo
ne proportionneriez pas les secours a
besoins ! il vaut mieux remettre votre a
mône aux associations civiles ou religieu
qui exercent la charité !

Oh ! ne faites pas cela ! vous vous ôt
beaucoup tout ce que vous apprendr
la vue des grandes douleurs, tout
qu'elle développerait en vous d'abnégati
et d'amour fraternel ! Puis, vous dérob
au pauvre cette première fleur de te
dresse, ces premiers élans consolateu
qui sont sa richesse à lui.

Les membres des associations bienfaisantes finissent par se blaser sur de certaines souffrances ; leurs ressources, bornées d'ailleurs, ne s'accroissent pas en proportion de l'infortune; des larmes, ils en ont beaucoup vu répandre; la détresse, les chagrins domestiques, ils compatissent à tout cela, mais comme on compatit à un cent millième fait du même genre. Votre cœur, à vous, est neuf. Allez vous asseoir sur le bord de ce grabat, dans ce grenier. Que le froid de ces briques saisisse vos membres, prêtez l'oreille à ces plaintes... alors vous ferez au pauvre l'aumône de plus que de votre bourse, vous lui ferez l'aumône de votre jeune compassion.

Vous manquez d'expérience!

Oh! prenez-en, hâtez-vous! soyez trompé vingt fois, c'est ainsi que vous deviendrez maître dans le saint métier de la bienfaisance. Commencez par faire mal, mais faites. Il est assez indifférent que vous employiez tout de travers une ou

plusieurs centaines de francs; il serait à jamais regrettable que vous, sincère, que vous, désireux de servir Dieu, vous fussiez la dupe du démon dans cette affaire.

Le serviteur inutile ne raisonnait pas autrement. « Voici ton talent; je l'ai enfoui, parce que tu es un maître dur, qui recueilles où tu n'as point semé. » — « Voici tes biens, j'en ai enfoui une portion dans la maison de l'indigent, mais de loin et par acquit de conscience; je me suis gardé de faire fructifier moi-même ces aumônes, parce que j'avais peur de n'y pas réussir et de te déplaire! »

Dieu hait les timides, Dieu hait qu'on se retire de l'action par défiance de lui; Dieu aime une sainte hardiesse, il aime les mains qui se portent vaillamment à la charrue, sans que le calcul ou la crainte fasse tourner les regards en arrière. Et puis, Dieu veut de nous le fait, il le veut en toutes choses. Il en sait autant que notre égoïsme sur la véritable nature de la charité; et le *moi*, cette dernière for-

teresse que défend notre personnalité contre Lui, est justement ce qu'il demande de nous.

« Je donnerais tout mon bien aux pauvres et mon corps pour être brûlé, que, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien... » — Je verserais mes coffres dans la bourse des quêteuses, je souscrirais pour des sommes énormes aux entreprises chrétiennes, je prendrais tous les billets de concert que m'offrent les dames patronesses, j'emporterais sur mes épaules les marchandises tout entières de toutes les ventes de bienfaisance, que si je me tiens écarté de la demeure de l'indigent, je n'ai fait que me tromper moi-même!

Nous ajouterons : et que tromper le malheureux.

On croit satisfaire aux besoins du pauvre, en lui tendant quelque aumône par un intermédiaire ; mais, sans parler des secours spirituels auxquels il a droit, on lui ravit des biens positifs, matériels : on le vole.

« Ceci est trop fort ! »

*On le vole.* — Je fais appel à tous
qui visitent les indigents, et je leur
mande si, lorsqu'ils étaient sortis de
eux avec le dessein de consacrer une
taine somme au soulagement de la mis
la vue du dénûment de cette famille
la maigreur de ces enfants, de la pâ
de la mère; si le gémissement qui sem
sortir de toutes les fentes de ce rédu
les a pas contraints, impérieusement
traints à donner deux fois, trois fois
vantage, et s'ils ne se sentaient pas na
à la pensée de ne pouvoir décupler
offrande ?

L'égoïsme humain les analyse m
que notre plume, ces résultats des r
tions directes avec le nécessiteux, et
bien pour cela qu'il nous maintient ét
ger à lui.

« Le bienfaiteur inexpérimenté en
rage les vices du pauvre ! »

Votre charité à distance, vos aum
à la porte ou par les mains d'autrui

encouragent bien mieux. Tant que vous n'adapterez pas vous-mêmes les secours aux besoins, vous favoriserez le mensonge, l'imprévoyance, la grossièreté : vous agrandirez la plaie.

« Les pauvres ont des torts, de grands torts envers les riches ! »

Hélas ! oui ! ils sont pécheurs comme nous sommes pécheurs, et l'éloignement où ils vivent de tout ce qui pourrait les régénérer, le contact immédiat, continuel de la corruption, favorisent les développements de leurs mauvaises tendances.

« Ils nous trompent ! »

Leur avons-nous enseigné à respecter la vérité?

« Ils exagèrent leurs maux ! »

Notre indifférence ne leur a-t-elle pas appris que le récit tout uni d'un malheur ordinaire ne nous émeut point, et qu'il faut déchirer notre cœur pour que notre bourse s'entr'ouvre?

« Ils sont importuns, ils s'adressent à tout le monde ! »

Si le pain manquait à nos enfants, nous contenterions-nous de solliciter un seul protecteur, protecteur passablement froid et très-las de nos prières?

« Ils sont ingrats, ils sont exigeants, ils sont orgueilleux, ils sont!.... »

Ils sont ce que nous sommes.

Ils ont des qualités aussi, de belles, de touchantes qualités. Je le déclare pour ma part, si l'aspect des égarements du pauvre m'a fréquemment affligée, j'ai été souvent réjouie par la connaissance de ses vertus, souvent édifiée par sa résignation, souvent émue par sa délicatesse, souvent humiliée par sa reconnaissance.

*Humiliée*, je le dis à dessein. Qui, en effet, ne se sentirait rougir de confusion à cet étonnement du pauvre, à ce trouble de plaisir naïvement exprimé, lorsque le *riche* franchit le seuil de sa porte et le vient trouver? Ah! pour qu'un acte si naturel surprenne l'indigent, pour qu'il soit devenu quelque chose de rare et de précieux, ne faut-il pas que nous ayons

bien complètement oublié la nature de notre mission sur la terre?

« Les pauvres sont corrompus. »

Ce triste fait ne nous décharge d'aucune de nos obligations envers eux, il en accroît au contraire le nombre avec la gravité. Apportons à lutter contre cette misère spirituelle, le même courage, la même ténacité qu'à lutter contre la misère matérielle. Nous sommes, à l'égard des indigents, dans la position de pères, de mères, de frères aînés; l'affection tendre mais ferme, l'indulgence, parfois la sévérité du chef de famille, nous leur devons tout cela, dans la mesure où nous le permettent nos ressources et l'organisation de la société.

Que nous remplissons mal ce devoir!

Je ne parle plus d'indifférence, d'oubli; je parle des œuvres même de la bienfaisance. Ne semble-t-il pas, à nous les voir accomplir, que nous cherchons moins à guérir un mal cruel, qu'à nous débarrasser d'une importune obligation?

Qui ne s'est trouvé hideux dans sa charité !

On nous remet la lettre d'un indigent ; nous la prenons du bout des doigts, avec une lassitude anticipée ; l'hiver est avancé, nous en avons beaucoup reçu, beaucoup lu ; avant d'ouvrir celle-ci, nous savons ce qu'elle contient ; aussi, nous la parcourons à peine, et froidement nous prononçons un *oui* ou un *non*, peut-être aussi contraires l'un que l'autre aux vrais intérêts de celui qui nous implore.

C'est la visite d'un pauvre qu'on nous annonce. Celui-là, nous le connaissons, nous l'avons déjà secouru ; mais qu'il vient mal à propos ! pourquoi pas hier, pourquoi pas demain... ou pourquoi vient-il ?... Sous un faible prétexte nous le renvoyons ; nous faisons perdre une journée à l'ouvrier, nous soumettons à de nouvelles fatigues le vieillard ou le convalescent qui s'étaient traînés jusqu'à notre porte ; nous leur imposons à tous l'amertume

d'un désappointement qui ne blesse pas seulement leur cœur, mais qui, en les privant du secours sur lequel ils comptaient, se résout pour eux en une souffrance matérielle.

Parfois, cependant, notre conscience parle; nous admettons l'indigent en notre présence; avec quelle froideur nous le recevons, hélas! et que notre accueil justifie bien cette parole de Dieu : « Le pauvre est haï, même de son ami! (1) » — Nous arrivons à lui le front soucieux; avant même de répondre à ses salutations nous le prévenons que nous n'avons que peu de temps et encore moins d'argent à lui donner. Nous sommes surchargés, nous avons déjà fait beaucoup pour lui, nous irons jusque-là encore, mais pas plus loin ; et qu'il ne revienne pas de longtemps! Cette réception contriste le pauvre, elle l'humilie, elle glace dans son cœur toute affection, toute reconnaissance,

(1) Proverbes, XIV, 20.

elle le démoralise. Il s'habitue à ne plus voir dans son bienfaiteur un frère qui l'aime, et que lui aussi peut, doit aimer, mais une *chose* qu'il faut pressurer pour en faire sortir de chétives aumônes; une *chose* à laquelle il ne croit être redevable ni de tendresse ni même de gratitude, car les secours qu'il en obtient ne sont pas gratuits; le pauvre les achète, il les achète à un prix élevé, au prix de cruelles mortifications.

Cependant, nous voici en bonne veine. La misère s'est offerte à nous sous des traits touchants; le contraste de notre bien-être avec les souffrances de l'indigent nous émeut comme s'il frappait nos regards pour la première fois; notre imagination perçoit les douleurs du malheureux jusque dans leurs plus fines nuances; et nous laissant entraîner par l'impression charitable du moment, nous ouvrons au pauvre notre cœur, presque nos bras. Etonné, enhardi, il nous fait le récit de ses maux; nous l'écoutons avec attendris-

sement; bientôt, ce que la compassion a de plus ingénieux, de plus délicat, nous mettons tout en usage pour adoucir ses peines; un instant il hésite à s'abandonner au bonheur d'être si bien compris, puis il se livre à cette émotion douce et nouvelle; l'espoir, la reconnaissance pénètrent son cœur; il part joyeux; son imagination s'enflamme, il se voit aimé, il se croit sauvé. Cette charitable, cette puissante main qui s'est fraternellement emparée de la sienne ne se détendra pas, elle le soutiendra jusqu'au bout; maintenant qu'il a un appui, le voilà pour jamais arraché aux angoisses du dénûment, de l'abandon !

Quelques jours, trois semaines, un mois s'écoulent. Le besoin se fait de nouveau sentir; il faudrait un léger don, il faudrait une démarche pour obtenir de l'emploi ; le pauvre revient.

« Quoi ! déjà ! Quelle indiscrétion ! Ai-je du temps à prodiguer ainsi ! Cet

homme me prend-il pour son caissier ? Qu'il entre ! »

Le pauvre s'avance confiant ; un regard, et il reste glacé ! Est-ce bien là son protecteur ? son ami ? — Il balbutie en tremblant le motif de sa visite, il demande pardon de son importunité.

On ne lui répond que deux mots, deux mots froids et secs, qui d'un coup abattent toutes ses illusions. — Quand il est neuf au métier de solliciteur, il se retire silencieux, le désespoir, l'indignation au cœur. Quand une triste expérience de la misère et de nos caprices ont usé chez lui la pudeur de la souffrance, il insiste, il nous fatigue, il obtient ou n'obtient rien, mais il n'en part pas moins la haine dans l'âme.

Nous puisons notre sympathie à la source intermittente des sentiments naturels ; de là l'inégalité, le vice de nos rapports avec la classe indigente.

Mais nous avons pris la charité au sé-

rieux; nous avons essayé de maintenir notre compassion à une température égale; nous nous sommes efforcés de soumettre les mouvements aveugles et saccadés de l'instinct à l'action continue du bon sens et de la prudence humaine. Nous l'avons fait longtemps, notre bourse est vide, les bornes que nous nous étions posées sont dépassées; on nous a souvent trompés, nous avons souvent appliqué le remède à côté du mal, nous sommes découragés, débordés; les demandes augmentent à mesure que les fonds diminuent, que les forces s'en vont, que la patience nous échappe, et c'est alors que notre dévouement se montre richement égoïste!

Ah! comme à ce moment fatal notre charité sait renvoyer les gens, jeter de côté les lettres encore fermées! Quelle sainte horreur lui inspire tout solliciteur nouveau, et que de hideuses pensées osent se formuler dans le secret de notre cœur! — « Si j'avais quitté Paris depuis un mois cette famille se passerait de

mes secours ; il le faudrait bien ; que ne vit-elle maintenant comme elle vivra quand je n'y serai plus, comme elle vivrait si je n'y avais jamais été! »

Que ne vit-elle?... que ne *meurt-elle*, dit la conscience.

« Et ce malade dont je paie l'entretien dans une maison de santé, et ce vieillard auquel tous les ans je compte une pension, qu'ils durent longtemps! »

Le cœur se soulève de dégoût. Et pourtant ce n'est pas le tableau exagéré de sentiments exceptionnels, ce n'est que la fidèle histoire des mouvements habituels de notre âme.

Qu'on ne demande plus la sensibilité pratique aux instincts naturels! qu'on ne demande plus la bienfaisance persévérante à la raison, à la sagesse humaine! Vous avez beau pousser l'homme hors de son égoïsme au nom de la liberté, au nom de l'égalité, au nom de l'honneur, au nom de la peur, au nom de l'égoïsme lui-même; il n'en sortira pas ou n'en sortira qu'à

demi ; la voix de Jésus seul, de Jésus qui s'est donné pour l'homme, contraindra l'homme à se donner pour ses frères.

La foi chrétienne lutte contre notre paresse, elle met en fuite le *lion* dont parlent les *Proverbes,* ce grand *lion* (1) qui se couche à notre porte toutes les fois qu'il s'agit pour nous d'en franchir le seuil afin d'accomplir un devoir. Là où régnait notre nature fantasque, flottante, faible pour le bien, elle fait régner la volonté *une* et puissante de Christ.

La foi évangélique défend notre charité contre les rudes coups que lui porte le péché du pauvre. Lorsque le chrétien rencontre ce péché, il ne voit pas en lui un adversaire inattendu, il reconnaît l'ennemi familier qu'il a combattu cent fois dans son propre cœur; il est attristé, il n'est ni découragé ni indigné avec orgueil.

(1) Le paresseux dit : Le lion est là dehors, je serai tué dans les rues (Prov. XXII, 13).

Le paresseux dit : Le grand lion est dans le chemin, le lion est par los champs (Prov., XXVI, 13.)

La charité instinctive, ou s'évanou
devant les vices de l'indigent, ou les t
lère; la charité chrétienne demeure ferr
et leur déclare une guerre courageuse. l
charité naturelle s'éteint au souffle gla
de la déception; la charité chrétienne, q
en sait plus long sur le cœur humain, s
attend et la traverse sans perdre sa ch
leur. Enfin la charité naturelle s'adres
rarement à l'âme; si elle console, elle vi
peu à régénérer; y prétend-elle, elle s
prend mal et n'y réussit guère; la char
chrétienne voit dans l'indigent non-seul
ment un corps à défendre contre la sou
france, mais un esprit immortel à sauv
de la corruption dans le temps, et da
l'éternité, de l'enfer. Cet homme, ce
femme, cet enfant pour lesquels Chr
est mort lui deviennent précieux; rien
lui coûte pour les amener à la connai
sance de son amour; elle se fait tour
tour facile et sévère, tendre et ferm
généreuse et avare, elle se fait toute
tous afin d'y parvenir! Car il ne s'a

pas de bercer le pauvre, il s'agit de l'élever. Il ne s'agit pas de soutenir *indistinctement* le vicieux, l'intrigant, l'oisif, le menteur de profession et l'homme pécheur mais foncièrement droit qui cherche un appui, qui veut revenir au bien ; il s'agit d'étudier, de connaître et de choisir (1).

« Que cela est pénible, que cela est malaisé ! »

Quoi ! on calcule, on songe, on va, on vient dès qu'il s'agit de conduire à bien la plus insignifiante affaire ; et lorsqu'il s'agit de l'œuvre immense de la charité, on croit pouvoir impunément jeter au vent les rênes !... Ah ! que vite les pas-

(1) La fermeté, une sorte de sévérité même, sont indispensables à l'exercice de la charité ; elles le sont, parce que la faiblesse et le laisser-aller favorisent le développement des mauvaises tendances, et qu'encourager la friponnerie, l'ambition stérile, l'intempérance, c'est perdre l'indigent au lieu de le sauver ; elles le sont, parce que les ressources du riche se trouvent nécessairement limitées. Donner à l'homme obstinément imprévoyant ou vicieux, c'est ôter à l'homme honnête.

sions les auront saisies, que la chute sera terrible, et qu'on s'en relèvera froissé, si l'on s'en relève.

Oui, la charité chrétienne est un travail, un travail pénible et parsemé de dégoûts. Sans la foi, on pourra l'entreprendre, rarement y persévérer, jamais y réussir. Tristes découvertes dans le cœur du pauvre, tristes découvertes dans son propre cœur; celui qui s'y livre rencontrera tout cela. *Il ne fera pas le bien qu'il voudrait, et il fera le mal qu'il ne voudrait pas;* les abîmes de la misère morale qui se dévoileront l'un après l'autre devant lui lui donneront le vertige, et une mortelle défaillance l'atteindra, si l'amour qui est en Christ ne le restaure comme un céleste cordial. Mais tandis que, seul à lutter contre ses passions et contre celles des autres, il succombe, uni à Jésus il est *plus que vainqueur.*

Mettons en rapport le riche pieux avec

le pauvre, la fusion des deux parties hétérogènes de la société, de la classe aisée et de la classe indigente, naîtra de leurs relations.

Les visites du riche au pauvre et du pauvre au riche, les sentiments de compassion et de confiance qui en naîtront, vont les pousser invinciblement l'un vers l'autre. Toutes les réformes, tous les systèmes mis ensemble, ne vaudront pas le ciment de l'affection mutuelle.

N'avez-vous jamais vu de vieille tour embrassée par le lierre?... Ses pierres tremblent, le mortier qui les assujettit tombe en poussière, on dirait que le premier coup de vent va disperser au loin les débris du bâtiment séculaire.... Eh bien, la tempête éclate, les murs antiques vibrent sous son souffle, et pas un bloc ne se détache; c'est que les mille bras du lierre forment autour du vieux géant une flexible mais impénétrable cuirasse; c'est que, partout où il y a un vide, il y a des fils ténus, mais forts, qui se nouent, s'en-

trelacent, et remplacent la pierre mort
par un vivant tissu.

Que notre charité chrétienne étreign
l'édifice social, pas une pierre n'en tom
bera dans l'abîme.

Toutefois, le salut matériel de la so
ciété n'est pas ce qui doit nous occuper
plus.

Le pauvre sait qu'il y a un Dieu; 
Dieu, il ne le connaît pas ou il le con
naît mal; il vit loin de lui, il ne lui
jamais parlé comme on parle à son père
la vie temporelle, ses peines de tous l
jours, ses joies brutales et rares, voi
son horizon. Au-delà, il ne voit que d
vagues images, images souvent fausses
dont les ternes couleurs et les traits ind
cis ne réveillent en lui ni fortifiant espo
ni crainte salutaire.

Allons à lui, le Livre de Dieu dans l
mains. En frères loyaux, déplions sou
ses yeux le testament de notre Père com
mun. Apprenons-lui qu'il n'est pas u

enfant déshérité, donnons-lui sa part.

Quant à nous, nous ne savons pas que l'indigent ait jamais repoussé le bras qui soulevait devant ses yeux le voile épais du matérialisme ou de l'incrédulité. Bien souvent, il est vrai, le chrétien a senti sa main trembler en ouvrant le saint Livre dans la maison du pauvre; mais l'attention des auditeurs, leur assentiment à telle ou telle parole divine l'encourageaient bientôt, et s'il éprouvait encore de l'émotion, c'était celle de la honte, la honte d'avoir méconnu l'éternelle harmonie que Dieu a mise entre les besoins du cœur de l'homme et la vérité.

Le dimanche, avec son trésor de secours religieux et de jouissances pures, le développement de l'esprit par la lecture de livres instructifs et pieux, les plaisirs honnêtes; tels sont les dons que le riche chrétien peut apporter au pauvre. Sa conscience éclairée, sa direction ferme, son expérience des choses et des hommes, ses facultés développées par une vie plus

spirituelle que celle de l'indigent, vo
aider celui-ci à reconnaître, puis à com
battre le péché. L'idée du bien sorti
claire pour lui du brouillard que forme
autour d'elle l'incrédulité, les vices de
multitude. Avec la vue du but, le dé
de l'atteindre lui viendra; avec le dési
les forces; car le Saint-Esprit ne laisse j
mais son œuvre inachevée dans un cœu

Une vie nouvelle commence pour l'ind
gent, il aperçoit pour la première fo
peut-être les forts cordeaux d'amour q
le relient à son Dieu; dans les ténèbr
qui s'éclairent, il distingue le doigt l
mineux du Père céleste; il se sait aim
il se saura bientôt racheté, et à qu
prix!... Oh! comment n'adorerait-il p
alors, comment ne servirait-il pas Cel
qui est mort pour le sauver! Comment
s'appuierait-il pas avec confiance sur Cel
qui, pendant trente années, a expér
menté les fatigues du travail, les angoi
ses de la pauvreté, les douleurs de l'aba
don!

Le pauvre ne rampe plus dans la poussière de la terre, il est debout, il marche les yeux fixés sur son Sauveur.

L'âme du pauvre est affranchie. Son cœur aussi, qui se desséchait sous l'influence de la misère et de l'isolement, son cœur va se dilater. Le riche est venu le chercher, une sainte amitié naît de ces relations que n'ont formées ni la puissance de l'habitude ni les entraînements du vice, dont toutes les sources sont pures, dont toutes portent la vie en elles.

Le foyer domestique s'éteignait; l'ami du pauvre, qui sait quelle chaleur répand sa flamme, écarte la cendre, retrouve quelques charbons épars, les réunit, puis les embrase sous son souffle persévérant. Il s'applique à renouer les liens qui unissent l'époux à l'épouse, le père aux enfants. Il sent que son premier devoir est de rétablir l'édifice divin dans la vie, après l'avoir relevé dans l'âme.

Arrivons à l'œuvre matérielle de la charité. Sans elle, tout ce que nous venons

de dire serait dérisoire. Donner, *donner beaucoup*, et *bien donner*, c'est là tout le le secret!

Le chrétien pratique peut seul donner ainsi.

Donner en nature au lieu de donner en argent est une vieille règle à laquelle chacun se soumet du plus au moins; mais visiter le pauvre, faire le compte de ses ressources, apprécier les exigences de sa position est indispensable dès que l'on veut adapter les secours aux besoins.

*Bien donner!* Pour bien donner, il faut connaître plus que la situation de l'individu, il faut connaître son caractère; il faut faire plus que d'ouvrir la bourse, il faut veiller à l'emploi des sommes qui en sortent. Ici le secours devra ramener la mère de famille dans son intérieur, là il procurera quelques moments de loisir au père, ailleurs il remettra à flot ce ménage qu'un long temps de chômage ou de maladie allait jeter dans le découragement, il paiera l'apprentissage des enfants, il

créera des habitudes d'ordre et de propreté; partout il se fera intelligent. Il circulera comme un élément de vie dans la maison du pauvre au lieu de s'attacher à lui comme une meule de moulin, et, comme elle, de l'entraîner au fond du gouffre (1).

Si nous ne visitons pas le pauvre, si nous ne faisons pas le compte de ses souffrances, nous n'établirons jamais de proportions équitables entre nos revenus et nos libéralités (2). Nous sommes dans de

(1) La pénurie du pauvre, appréciée par nos yeux, nous apprend la valeur ignorée de mille riens que nous laissons habituellement perdre et qui peuvent contribuer à son bien-être. Faire la part de l'indigent dans nos repas, envoyer au malade quelques aliments préparés chez nous et l'inviter ainsi à notre table, c'est une aumône facile à la campagne, facile encore dans les villes, lorsque le pauvre se trouve logé près du riche; mais ce qui est toujours aisé, c'est d'utiliser au profit des nécessiteux le superflu de nourriture qu'amène une certaine aisance.

(2) Il est nécessaire de reproduire ici un fait souvent cité, pas assez souvent toutefois, puisqu'il n'a pas encore opéré une réforme générale dans nos ha-

profondes ténèbres à cet égard. Oui, quand les privations du nécessiteux, quand ses douleurs physiques, quand ses angoisses morales sortiront des lointains vaporeux où les tient notre égoïsme pour se ranger sur le premier plan, nous sentirons l'impérieux besoin d'être plus que charitables à la rigueur. *Procurer l'indispensable* ne nous paraîtra pas le tout de l'amour fraternel; nous voudrons mettre un peu de chair sur le squelette de la bienfaisance.

Soyons prudents, n'obéissons pas étourdiment à un premier mouvement de grandeur qui, en trompant le pauvre sur les ressources dont nous disposons, ouvrirait son cœur à un fol espoir pour le fermer plus tard sous le poids de la réalité; toutefois, ne craignons pas de céder à une

bitudes. Les Juifs consacraient le cinquième de leurs revenus à l'Eternel. Nous chrétiens, *sauvés par grâce*, quelle part lui faisons-nous? Si notre générosité égalait celle du peuple *au col raide*, Christ souffrirait-Il encore dans la personne des pauvres?

impulsion libérale. Gardons-nous de procéder avec une logique trop rigoureuse, avec une raison trop sèchement raisonnable; gardons-nous de tenir le pauvre à distance, et d'opérer sur lui comme sur un sujet livré à nos expériences, parfaitement étranger à notre cœur.

Si par *gâter les pauvres* on entend user avec eux d'une faiblesse qui tient plus à l'insouciance qu'à la bonté, ah! ne les gâtons pas; mais si l'on entend par là jeter quelques rayons de soleil dans leur vie, ajouter un peu de superflu à l'aumône suffisante, oh! oui, gâtons-les.

Nous qui aimons tant à procéder largement lorsqu'il s'agit de nos dépenses personnelles, pourquoi fermerions-nous nos mains lorsqu'elles veulent s'étendre chargées de bienfaits vers l'indigent. Il y a des charités *inutiles* au point de vue *rationnel* qui sont si nécessaires au point de vue *chrétien!*

Qui ne s'est senti oppressé de mélancolie, lorsqu'au jour de l'an, par exemple,

jour de gaîté, jour de folles dépenses, il voyait l'enfant du pauvre, chétivement vêtu, suivre de ses grands yeux étonnés et un peu tristes, ces beaux héritiers des nobles familles que transportent d'hôtel en hôtel leurs voitures tout encombrées de riches dons? La différence des habits, de l'entourage, touche peu l'enfant du pauvre. Pourquoi est-il, lui, à peine couvert de haillons, pourquoi cet autre est-il revêtu de velours et de fourrures, il ne s'en inquiète guère. Mais ce qui excite sa surprise, c'est tant de beaux jouets dans les bras de cet enfant, et dans ses petites mains froides, à lui, *rien!*

Et ceux encore qui stationnent en soufflant dans leurs doigts près de la boutique du pâtissier, croyez-vous qu'ils ne comprennent pas quelle distance les sépare, eux souffreteux et faméliques, de l'enfant aux joues rebondies qui entre joyeux, choisit dans les plats de porcelaine ces bons gâteaux fumants, et sort en riant à sa mère qui le trouve d'autant

plus beau qu'il a plus croqué de bonbons?

Si vous vous tenez écarté du logis de l'indigent, vous ne goûterez jamais les charmes de la charité superflue; mais entrez dans cette sombre maison, poussez cette porte vermoulue, asseyez-vous auprès de cette table vide, prenez sur vos genoux ce débile enfant, et quand vous aurez aidé à nourrir, à chauffer, à vêtir la famille, vous vous donnerez le grand plaisir de faire paraître à certains jours de fête une succulente pièce de viande sur cette table, de placer un modeste jouet, quelques gâteaux dans cette petite main, d'appeler un peu des rires et de la joie communes dans cette triste demeure. Alors votre cœur palpitera d'une douce émotion, et vous ne vous étonnerez pas si ce faible don excite plus de reconnaissance que tout ce que vous avez fait jusque-là : vos libéralités précédentes étaient en quelque sorte l'obligation du protecteur envers le protégé; votre libéralité d'aujourd'hui

est l'offrande spontanée de l'ami à l'ami ; elle tire le pauvre de sa position humblement dépendante, pour le placer à votre droite, sur le même terrain que vous.

Les sacrifices du temps et de la personne établissent bien mieux encore le lien fraternel entre le pauvre et le riche. Quand l'indigent, étendu sur sa couche, voit l'homme opulent, voit la femme délicate s'asseoir à son chevet, le soigner de leurs mains, soutenir son corps affaibli dans leurs bras, approcher de ses lèvres une boisson salutaire ; quand il les voit passer auprès de lui une ou plusieurs heures et, s'il le faut, les veilles de la nuit, prier et agir, l'inviter à croire et lui montrer les œuvres de la foi, son cœur en est vraiment restauré, il sent vraiment qu'entre eux et lui il y a plus que de la reconnaissance, qu'il y a une sorte de parenté.

Ne comprend-on pas que le niveau se relève, que l'homme se redresse, que tout en lui, corps et âme, passe d'une situa-

tion tendue et fausse à l'état normal, à la liberté, à la santé?

La charité qui s'exerce au moyen de rapports directs et fréquents avec le pauvre a encore ceci d'excellent qu'elle laisse l'homme *complet*. Elle n'a point, comme la charité de l'Etat ou de l'association, cette régularité quelque peu inintelligente qui endort la vigilance de l'indigent. Elle ne le décharge entièrement d'aucun de ses devoirs; elle ne le supplée point; il reste père de famille, mari, et, quand il le faut, garde-malade. Cette charité qui le soulage à propos, qui l'aide spontanément, qui s'impose des sacrifices pour lui laisse sa responsabilité intacte; en cela surtout, elle nous paraît supérieure aux autres.

La manie de tout simplifier, devoirs, relations sociales et relations de famille, a saisi notre époque. Nous avons, les uns grand'pitié, les autres grand'peur du fouriérisme; et pourtant, en politique, en industrie, dans l'expression même de

notre charité, nous sommes fouriéristes. Nous le sommes sans le savoir, nous le sommes sans le vouloir, nous le sommes parce que nous respirons une atmosphère tout imprégnée des miasmes de cette fausse réforme, et que chaque aspiration fait entrer le poison dans notre sein.

Le mot du fouriérisme n'est-il pas : Mort à l'individualité!

Et que faisons-nous en politique, si ce n'est d'anéantir de toutes nos forces l'*individu*, en l'ensevelissant dans le *parti*, au profit de l'intérêt général!

Que faisons-nous dans l'industrie, si ce n'est d'annihiler l'*individu*, en lui ôtant par un travail forcé, par la séparation d'avec les siens, son caractère d'homme pensant, aimant, d'homme complet, toujours au profit de l'intérêt général!

Que faisons-nous dans quelques-unes de nos œuvres de charité, si ce n'est d'amoindrir l'individu en lui ôtant sa responsabilité, en le déchargeant de ses devoirs, devoirs qui peuvent le fatiguer,

le gêner, qu'il remplira mal peut-être, mais qui entrent comme élément indispensable dans le plan éducateur de Dieu ; cela encore au profit de l'intérêt général !

*L'organisation* est excellente tant qu'elle s'applique aux choses; elle ne vaut rien dès qu'elle se mêle de réglementer les obligations morales, les relations de famille, la vie immatérielle.

« Pourquoi, nous dira-t-on, marcher au rebours du siècle? Pourquoi ne pas revêtir la livrée fouriériste si la livrée fouriériste est bien portée, si elle fait accepter au monde le *sel* de l'Evangile? »

Pourquoi? parce que cette livrée est autre chose qu'un harnais insignifiant, parce qu'elle est un *fait ;* parce que sous cette forme il y a une idée, idée vivante, envahissante, qui marche à grands pas, et plus vite dans l'ombre que dans la lumière. Pourquoi? parce que se servir du mal, c'est le *légaliser!* Pourquoi? parce qu'en passant par le baptême de la sagesse humaine, le *sel de l'Evangile* perd sa sa-

veur et qu'il n'est plus bon alors qu'à être jeté dehors.

Nous en convenons, l'individualité est une chose embarrassante! Elle l'est, comme le sont les principes.

En politique, elle se jette au travers de la manœuvre.

Dans l'industrie, elle ose élever des prétentions, faire entendre des plaintes qui ralentissent les conquêtes du génie de la matière.

Dans la charité, elle complique étrangement les œuvres de bienfaisance. S'il faut que le père reste père, que la mère soigne ses enfants, que la famille soit reconstruite, que de peine, et comme ce serait plus simple de faire du pauvre une espèce de chose nourrie, vêtue, élevée par une suite de procédés mécaniques!

Quel ordre, au contraire, règne dans ces phalanstères de la pensée, de l'industrie, de la charité, où tous les membres obéissent à une seule tête, où tous les devoirs classés et numérotés sont accom-

plis par des agents spéciaux ! Quel admirable ensemble, et que la tâche devient aisée !

Mais le principe ! vous l'avez compromis !

« Ah ! le principe !... Qui s'occupe des principes ? »

Personne. Cela ne les empêche pas d'être l'essence vitale de toute action, de toute pensée, et, eux sauvés ou perdus, de sauver ou de perdre la société.

L'homme qui ne croit pas à une vie à venir peut s'arrêter aux *effets immédiats :* il lui est permis d'être myope. Le chrétien, à qui les lointains horizons de l'éternité se dévoilent, doit se préoccuper des *conséquences définitives :* il lui est ordonné d'avoir la vue longue.

Prenons garde, séduits que nous sommes par le faux éclat de ce mot *commode*, prenons garde de mutiler l'homme en le voulant servir. Prenons garde de faire de la charité à la place du riche, de faire de la moralité pratique à la place du pauvre,

d'être distributeur d'aumônes, visiteur, consolateur, ami du nécessiteux pour l'un; d'être garde-malade, éducateur, chef de famille pour l'autre. En perfectionnant ainsi, en simplifiant, je répète le mot, en simplifiant la création divine, nous obtiendrons peut-être un résultat plus satisfaisant à l'œil, mais nous aurons étouffé l'âme du monde.

Une machine marche plus régulièrement qu'un cœur : qui voudrait toutefois remplacer tous les cœurs par des machines!

La bienfaisance individuelle et chrétienne a pour le pauvre un dernier avantage que nous signalerons en passant. Elle donne de l'emploi à ses facultés. Aider l'homme à se soutenir par lui-même est une de ses œuvres les plus morales et les plus difficiles; difficile, car il y faut du temps, des recherches et de la suite. Evertuons-nous à procurer de l'occupation à l'indigent; écrivons, parlons, courons pour

cela ; nous le perdrons si nous laissons ses bras pendre inutiles à ses côtés, son esprit végéter dans une oisiveté qui favorise l'ambition en même temps qu'elle détruit l'énergie.

Rien de triste, rien de démoralisant comme l'aumône toute sèche, lorsqu'elle tombe sur quelque pauvre être que la vieillesse ou la maladie rendent à charge aux autres et à lui-même. Le sentiment de sa propre *inutilité* est voisin du désespoir ; il y mène vite, et à la dégradation aussi. « Pourquoi s'occuper d'une âme *inutile*, à quoi bon la défendre si vaillamment contre le péché ? »

Hélas ! qui n'a rencontré sous les combles, dans une mansarde glacée et nue, quelqu'un de ces hommes infortunés (les femmes trouvent presque toujours moyen d'occuper leurs doigts), quelqu'un de ces vieillards, de ces malades *inutiles*, mourant autant sous les atteintes de l'ennui que sous celles de la souffrance. Songeons au poids des heures oisives, de ces heures

de plomb qui sont parfois tombées sur notre âme et qui l'écrasaient. Pensons à ce qu'elles renferment de détresse lorsque le jour en contient douze ou treize de pareilles, et qu'elles se détachent l'une après l'autre dans le silence de l'isolement! Nous croirons n'avoir rien fait alors, quand nous n'aurons fait que soulager le pauvre; nous deviendrons ingénieux à lui créer quelque travail facile qui, en employant ses forces, lui rende la douce conscience de son *utilité* (1).

Faisons coudre par nos protégées indigentes les vêtements que nous distribuons aux nécessiteux; c'est plus long, c'est moins *commode* que de les acheter tout faits dans un magasin, mais cela imprime à notre argent la direction qu'il doit

(1) Les *Amies des Pauvres* de Hambourg occupent leurs vieillards et leurs malades en leur faisant ébarber des plumes, régler du papier pour les fournisseurs de bureau, plier pour les relieurs, effiler de la soie dont on confectionne plus tard des couvre-pieds, etc.

prendre. Nous connaissons des femmes âgées dont les yeux sont affaiblis, dont les doigts ne peuvent plus tenir l'aiguille : confions-leur le soin de nos malades, la garde de ces petits enfants que leur mère quitte dès le matin pour se rendre à l'atelier (1). Efforçons-nous de ne laisser s'affaiblir aucune des facultés que Dieu a mises en l'homme, et le pauvre nous bénira doublement, et nous n'aurons pas négligé le côté le plus grand de notre tâche : la réhabilitation de l'être moral.

Mais sommes-nous seuls à donner?

(1) Il faut exiger de ceux qu'on emploie ainsi de la probité et de l'exactitude. La bonté qui consiste à accepter des ouvrages mal faits, à supporter des retards immotivés, à souffrir des abus de confiance; cette bonté, qui n'est autre chose que de la paresse, que de la faiblesse, cette bonté devient fatale à tout le monde : au pauvre, dont elle encourage les mauvais instincts; à nous, qu'elle trompe sur la nature de nos devoirs et qu'elle décharge du plus pénible, la surveillance. Il est plus doux de se livrer au laiser-aller que d'user d'une juste fermeté; mais celle-ci peut seule opérer quelque bien.

Ne recevons-nous rien en échange de nos fatigues?

Il se tromperait beaucoup celui qui croirait qu'entre le bienfaiteur et l'obligé, ce dernier est l'unique objet des gratuités de Dieu. Notre Père a renfermé un trésor dans chaque vertu; le dévouement en contient d'inépuisables.

Avant tout, l'accomplissement du devoir en même temps qu'il fortifie l'âme lui procure un inexprimable bonheur. Dans le langage humain, faire le bien; dans la langue chrétienne, suivre Jésus, se donner comme Il se donnait, consoler comme Il consolait, c'est la plus belle mission, c'est la plus incontestablement utile qu'il y ait sur la terre!

Que de temps perdu en travaux qui n'ont de sérieux que l'apparence, en combinaisons moins profitables qu'habiles, trouverait un riche emploi dans les œuvres de la charité positive!

Nous nous amusons aux rouages de la

machine quand c'est au gouvernail qu'il faudrait se tenir.

Quelques heures passées dans la demeure de l'indigent, quelques entretiens avec l'ouvrier en diraient plus à l'homme politique sur la situation réelle du pays qu'il gouverne que cent conversations dans les couloirs de la Chambre, que beaucoup d'études faites dans le silence du cabinet. Les questions qu'il va trancher prendraient à ses yeux leur véritable place; on ne le verrait plus, tout de feu pour un débat personnel ou pour une lutte de partis dix fois recommencée, se faire tout de glace lorsqu'il s'agit du bien-être des classes laborieuses, de leur dégradation ou de leur relèvement spirituel.

On peut bien traiter de chimères les souffrances d'un patient dont on n'entend pas les cris, dont on ne voit pas couler le sang; je défie l'homme qui a visité cette famille pauvre, qui a vu la mère, épuisée, travailler jusque dans les heures avancées de la nuit, qui a vu le père, parti avant

l'aube, ne rentrer que tard, ne reven
qu'hébété par la fatigue ou par les excè
qui a vu les enfants maladifs subir l
tristes effets d'un abandon forcé, qui
trouvé toutes les relations de la famil
refroidies quand elles n'étaient pas d
truites, qui a senti son cœur se serr
sous l'impression de cette détresse moral
de cette misère de fait; je défie un t
homme de rester indifférent, je le défie d
rester inactif lorsque des appels en faveu
de la limitation des heures de trava
viendront tomber au milieu des murmu
res ou des sarcasmes de la Chambre.

L'aspect de la réalité nous met dans
vrai pour toutes choses : dans le vr
quant à nos obligations envers la part
indigente de la population; dans le vr
quant à notre situation individuelle.

Hommes blasés, femmes du mond
qui vous sentez malades de la terrib
maladie de notre siècle, le vide et l'ennu
quittez votre hôtel, venez; dans ce pauvr
réduit vont se dissiper toutes vos sou

frances. Vous pleurerez en laissant cette demeure, mais ce ne sera plus sur vos factices douleurs. L'amour fraternel aura chassé de votre cœur son idole : la personnalité. Vous sortirez de la languissante contemplation de vous-mêmes pour entrer dans la vie active : vous serez guéris.

Votre richesse vous pèse, vous en trouverez l'emploi. C'est la privation de telle ou telle fantaisie qui vous chagrine; c'est le dépit de ne pouvoir rivaliser de luxe avec celui-ci, avec celle-là; ou bien ce sont des peines domestiques, des frottements pénibles, des déceptions; c'est enfin une gêne morale qui vous étouffe. Venez, venez! je connais des infortunes dont le seul aspect transformera votre lit d'épines en un lit de roses.

Il y a autre chose que des leçons dans l'exercice de la bienfaisance; nous l'avons dit, il y a d'inexprimables douceurs.

Après avoir longtemps bataillé contre le Seigneur qui, sous les traits du pauvre,

étend ses mains en suppliant, on part de chez soi, on part à regret, on part morose, ennuyé, et l'on rentre le cœur inondé d'émotions ineffables. Que s'est-il donc passé? On a séché une larme.

Oh! s'entendre dire à soi chétif: « Vous m'avez fait du bien! » Voir un sourire illuminer ce pâle visage, réchauffer ceux qui ont froid, nourrir ceux qui ont faim, écouter ceux qui ont tant à raconter, leur offrir ce que l'argent n'achète pas: l'affection! quelle grâce de Dieu, et qui sommes-nous pour obtenir de tels priviléges!

Et si à ces secours vous joignez ceux de la foi; si vous priez auprès du malade, si vous dites à l'esprit inquiet : Ne vous préoccupez point du jour de demain; il ne tombe pas un passereau en terre sans la volonté de votre Père qui est aux cieux, et vous valez mieux que beaucoup de passereaux (1)! si à l'être vicieux que vous avez troublé par cette déclaration

(1) Matth., X, 29, 31

terrible : « Il y aura tribulation sur toute âme d'homme qui fait le mal (1), » vous répétez ce cri d'amour divin : « Quand tes péchés seraient comme le cramoisi je les blanchirai comme la neige (2); celui qui croit au Fils a la vie (3) ! » si le baume des consolations évangéliques guérit ce cœur déchiré, si la lumière éternelle éclaire cet entendement obscurci, qui dira, oh ! qui dira la plénitude de votre félicité ? Un cantique d'actions de grâces n'éclatera-t-il pas dans votre sein ? Ne sentirez-vous pas votre cœur se fondre de reconnaissance, d'amour, de sainte confusion ? — Mon Dieu, les joies de ton paradis doivent ressembler à cet intime bonheur.

« De tout ceci, quelle est la conclusion ? »

Qu'il faut agir.

(1) Rom., II, 9.
(2) Esaïe, I, 18.
(3) Jean, III, 36.

« Comment ? »

Promptement et simplement.

L'exemple est là, le livre de Dieu nous le présente ; il nous parle de diacres, de diaconesses qui visitaient les pauvres et les assistaient dans leurs besoins. Les hommes, contrairement à la Parole de Dieu, ont fait de ces fonctions, qui s'harmonient admirablement avec les devoirs de la famille et de la société, une vocation à part, qui place l'individu dans une situation exceptionnelle ; l'Evangile nous les montre liées à la vie domestique, cheminant avec elle, lui prêtant et en recevant appui. « Que les diacres soient maris d'une seule femme, » dit la Parole, « conduisant honnêtement leurs enfants et leurs propres familles. De même, que leurs femmes soient honnêtes, non médisantes, sobres, fidèles en toutes choses (1). » Phœbé, la diaconesse de Cenchrée, habitait sa propre maison, puisqu'elle exerçait l'*hospitalité* à

(1) 1 Tim., III, 11, 12.

l'égard de plusieurs (1); Marthe et Marie servaient le Seigneur sans pour cela abandonner leur demeure ou leur famille (2). Aquile et Priscille (3), qui voyageaient avec Paul (4), qui convertissaient Apollos (5), qui *soumettaient leur cou* pour la vie de l'Apôtre (6), n'avaient pas cru nécessaire de renoncer aux liens du mariage pour être ses compagnons d'œuvre et les serviteurs des disciples de Jésus.

Ne cherchons pas à faire mieux que ces modèles de vie chrétienne; n'ajoutons rien, ne retranchons rien aux grandes lois de Dieu, adoptons l'organisation de la charité telle qu'elle est émanée de Lui : dans sa largeur et dans sa précision.

Ayons des diacres, ayons des diaconesses absolument pareils à ceux de l'Eglise

(1) Rom., XVI, 1, 2.
(2) Luc, X, 38. Jean, XI, 20, 31.
(3) Actes, XVIII, 2, 3.
(4) Actes, XVIII, 18.
(5) Actes, XVIII, 24-26.
(6) Rom., XVI, 3, 4.

apostolique; de plus, que chaque homme, que chaque femme dans l'aisance revête en esprit cette charge à la fois sérieuse et douce.

On est agréable à Dieu en donnant selon ce qu'on a, non selon ce qu'on n'a pas (1). Que toutes les familles qui possèdent quelque chose adoptent une, ou deux, ou plusieurs familles pauvres; qu'elles leur fournissent des secours, des consolations, de l'appui; que l'homme qui ne peut disposer que d'une parcelle de son temps, que d'une partie de ses forces, les consacre de bon cœur au service des indigents; choisissons parmi les demandes qui nous sont adressées; sans refuser toute aumône aux malheureux dont nous ne pouvons faire l'objet de soins spéciaux, attachons-nous plus particulièrement à soutenir, à régénérer un ou plusieurs nécessiteux; alors nos secours, n'étant plus morcelés à l'infini deviendront efficaces; alors nous

(1) 2 Cor., VIII, 12.

comprendrons quelle portion de nos biens appartient aux indigents; alors nous apprendrons à nous *dépenser* nous-mêmes au service de Christ (1) : une prodigieuse transformation s'opèrera dans l'âme comme dans la vie de l'indigent.

Cette œuvre n'est pas loin de nous : nos mains la touchent. Oh! voyons vrai! Pendant qu'il fait jour travaillons; travaillons avant que la nuit arrive! cette nuit qui fermera nos oreilles et paralysera nos mains, jusqu'à ce que se lève le matin de l'éternité.

(1) 2 Cor., XII, 15.

---

**Nota. — En 1838, la population de Paris était de 900,000 habitants, sur lesquels on comptait 58,500 indigents. Si l'on retranche ces 58,500 indigents de la population totale, il reste 841,500 personnes vivant de leur travail ou de leurs rentes; ôtons-en 420,750, la moitié, qui représentera les vieillards et les enfants; des 420,750 qui nous res-**

tent, écartons 210,375 personnes hors d'état de donner une heure ou un sou aux pauvres; nous aurons encore 210,375 individus en position d'accorder quelques secours matériels et immatériels à la classe indigente; chaque nécessiteux pourra donc compter trois protecteurs au moins.

Ce calcul est approximatif; observons cependant que Paris est le lieu où la proportion des pauvres se trouve la plus forte, et que les vieillards et les enfants, éliminés à dessein du chiffre des bienfaiteurs des pauvres, peuvent cependant y revendiquer une large place.

FIN.

Toulouse, Imp. de A. CHAUVIN, r. Mirepoix, 3.

